

Les Cadets dans la 2e DB



A.S.C.F.L



Association du Souvenir des Cadets de la France libre

Les Cadets dans la 2^e DB

© ASCFL 2021

Liste des textes

Préface	5
Introduction.....	7
Les Cadets dans la 2 ^e DB.....	9
Les affectations	11
La Gloire, un jour, du ciel, descendit à St Cyr"...(Fossarieu).....	15
Trois Cadets à Sabratha	17
La 2 ^e DB sinon Rien ! (Firth).....	19
Arrivée à la 2 ^e DB (André Tensorer).....	37
La Bataille de France.....	43
Le destin brisé de Jean Bosq	45
Premiers combats et mort de Jacques Herlaut	47
Embuscade à Louvigny (Ceugnet).....	51
Combat du 13 juin et Mort de Jean Bouclet	65
1800 prisonniers à Palaiseau (Locufier).....	67
Souvenirs de la 2 ^e DB de JP Lavoix	75
Une lettre de Gustave Lespagnol.....	85
Prise de poste à la "Nueve" (Michel Iriart)	87
Patrouille mortelle à Doncières (Torrès).....	95
Deux lettres de Gustave Lespagnol	97
Gustave Lespagnol aux portes de Strasbourg.....	99
Strasbourg, 23 Novembre 1944 (J-G Meyer).....	103
LECLERC – Ordre du jour 73	113
Guy Digo	115
André Tensorer	117
Jean-Pierre Nouveau – Compagnon de la Libération	119
Démobilisés pour l'armée, mais pas pour la France.....	125

Les sources des textes.....	127
L'association du Souvenir des Cadets de la France libre.....	129
Quelques éléments de Bibliographie	131

Préface

Lorsqu'on évoque "les Cadets de la France Libre", on aime bien insister, d'ailleurs à juste titre, sur leur très jeune âge. En effet, l'immense majorité d'entre eux n'avait pas encore atteint l'âge légal de la majorité.

Pourtant, ces jeunes Français ont fait preuve alors, dans ces heures incertaines et particulièrement sombres, d'une maturité exceptionnelle, d'un courage hors du commun et d'un sens du devoir qui avait abandonné nombre de leurs compatriotes lâchement retranchés derrière un armistice faussement prometteur, excluant tout esprit de résistance, et pour certains même choisissant de collaborer avec l'ennemi.

Ces mêmes Cadets conservaient eux, heureusement, cet esprit frondeur et rebelle, cette insouciance et cet enthousiasme dû à leur jeunesse. Cependant, lorsque vint l'heure des choix, à l'issue de leur formation accélérée, tous chercheront à rejoindre des unités de combat afin de participer, les armes à la main, à la victoire et à la libération du Pays.

Cet ouvrage, dû au remarquable travail de recherche, et de compilation de Hugues Lavoix, retrace plus particulièrement le destin de certains d'entre eux qui ont rejoint la 2^e DB du Général LECLERC.

Ce travail précieux appelle maintenant une suite afin que soit connu aussi le sort de ceux qui posèrent d'autre choix en rejoignant la 1^{ère} DFL, la 1^{ère} armée, le BCRA, ... voire même celui de ceux qui "firent carrière" et participèrent aux guerres d'Indochine ou d'Algérie...

Ainsi l'histoire édifiante des Cadets sera-t-elle mieux connue pour le bénéfice de tous.

Général d'Armée (2S) Bruno CUCHE

Introduction

En publiant ces textes, notre association vise d'abord à faire partager l'histoire et les témoignages des anciens Cadets de la France libre qui ont servi dans les rangs de la 2^e DB.

Nous avons donc réuni ici les quelques témoignages écrits qui ont été laissés par des Cadets. A ces témoignages s'ajoutent les textes du Mémorial des Cadets rendant hommage à ceux qui sont tombés durant la Campagne de France, et pour quelques Cadets ayant à leur actif des actions mémorables, les récits qui en ont été faits lorsque nous en avons connaissance.

Il reste à faire un travail de recherche pour tous les autres, en commençant par la compilation des états de service.

Au-delà des faits et des témoignages, nous cherchons aussi à faire partager l'esprit d'enthousiasme et d'audace qui animait ces jeunes officiers ou soldats, leur courage montré en maintes circonstances et l'esprit de camaraderie qui unissait tous les "gars de Leclerc".

Le dernier ordre du jour du général Dio, fidèle à la pensée du général Leclerc rappelle aussi qu'il attendait qu'après la guerre, ce même enthousiasme s'applique à la reconstruction de la France.

Selon les points de vue, on pourra parler de pages de gloire ou de pages de deuil, car la guerre mélange volontiers les deux. J'y vois aussi l'amour de la France qu'ont manifesté jusqu'au sacrifice ces jeunes volontaires de la France libre.

Tous mes remerciements vont :

- Au Général De Gaulle qui a allumé la flamme de la Résistance
- Au général Leclerc qui a porté la flamme avec éclat
- Aux Cadets qui ont choisi de combattre pour libérer la France,
- A ceux d'entre eux qui ont couché par écrit leurs souvenirs
- A leurs proches qui nous ont confié récits et documents
- Aux membres de l'Association du Souvenir des Cadets qui ont consacré du temps à la relecture de cet ouvrage et en particulier à Ariane, Pierre, Bruno et Benoit.
- Enfin à Christophe, l'historien de la Fondation du Général Leclerc qui a permis de préciser nombre de points historiques et donne ainsi à ce recueil une véritable qualité historique.
- Aux dirigeants de la Fondation du Général Leclerc, à ceux de la Fondation de la France Libre et de la Fondation du général de Gaulle qui soutiennent le travail de mémoire de notre association

Hugues LAVOIX

Les Cadets dans la 2^e DB

44 Cadets dont 33 aspirants vont servir dans la 2^e DB¹

Promo Libération

1. Gustave LESPAGNOL, MPLF le 23/11/1944 en Alsace
2. Robert MULSANT,
3. Marius TARAVEL, MPLF le 12/2/1949 en Indochine

Promo Bir-Hakeim :

4. Yves LANCIEN

Promo Fezzan-Tunisie :

5. Jacques HERLAUT, MPLF le 10/8/1944 dans la Sarthe
6. Jean-Pierre NOUVEAU,
7. Alexandre GALLIÉ (BRAULT)

Promo Corse et Savoie :

8. Claude BOULANGER, MPLF le 23/1/1946 en Cochinchine
9. Thomas CURTIS,
10. Roger CEUGNIET,
11. Guy DIGO, MPLF le 28/11/1944 en Alsace
12. Ralph FIRTH,
13. Raymond ILLOUZ,
14. François LOCUFIER,
15. James POOLE,
16. Jean-Luc SCHERDLIN

Promo 18 juin :

17. Christian BILLET,
18. Jean BOSQ, MPLF le 8/8/1944 en Bretagne
19. Charles BRIAULT,
20. Yves-Bertrand CORTADELLAS,
21. André de GANAY,
22. André GERARD,
23. Alain de GUNSBURG,
24. Gilles LYON,
25. Jean-Gabriel MEYER,
26. Philippe NICOT (HAUSSMANN),
27. Denis de RICCI,

¹ René HAINAUT et Marcel RUFF et Pierre HERRY ont été cités dans certains documents comme appartenant à la 2^e DB mais ont en réalité été dans la 1^e DFL

28. André TENSORER,
29. Louis BOUZOLS,
30. Michel IRIART
31. Anthony KURK,
32. François DESMAISON,
33. Maurice NIDELET

Autres anciens Cadets :

34. Michel D'ARCANGUES,
35. Godfrey BLEYNIE,
36. Enzo BONOPERA,
37. Jean BOUCLET, MPLF le 13/8/1944 en Normandie
38. Bernard FOULQUIES,
39. Jean-GIRAUD-VINET,
40. Jean-Paul LAVOIX,
41. Roger LEBRUN,
42. Bernard PRIGL D'ONDEL,
43. Georges TORRES, MPLF le 20/10/1944 en Lorraine
44. Pierre REMLINGER

Et parmi les cadres de l'école, on trouve :

- Alain DESFORGES,
- Jacques CHAMBON,
- Pierre SAINDRENAN,
- Jean-Marie SOURIEAU

**Six d'entre eux sont tombés durant les combats pour
la Libération de la France et deux autres sont tombés
en Indochine**

Les affectations

Régiment de Marche du Tchad

I/RMT	II/RMT	III/RMT	autres
Asp Briault	Asp Bouzols	Slt Firth ?	Asp de Ganay,
Asp De Ricci	Asp Lancien	Asp Iriart	
Asp Lebrun	Asp Scherdlin	Torres	Asp Curtis
Asp Nidelet			
Lt Sandrenan			

Blindés

	501° RCC	12° RCA	12° Cuir
	Slt Mulsant	Asp Boulanger	Asp Cortadellas
	Asp Billet	Asp Nouveau	Asp Digo
	Slt Lespagnol	Asp Ceugnet	Slt Poole
	Asp Nicot	Asp Meyer	Asp Herlaut
	Asp Tensorer	Asp Lyon	D'Arcangues
	Serg Bouclet		

Autres unités

RBFM	I/3 RAC	97/84 C.M.T.	15° GER_ERHR
Chass de char	Artillerie	Transmission	Matériel
Asp Herry		1C Lavoix	S/Lt Locufier

Etat-Major	RMSM	EM GTV	Train 13BM ²
Asp Bosq Slt Gunzburg Asp Desmaison Foulquies	Nicot (Haussman)	Lt Taravel	Asp Bouzols

EM GTD	22 FTA	BR(réserve)	
Serg Bonopera Prig d'Ondel	Slt Gérard	Bleynie,	

² Train 13BTM = 13ème bataillon médical (appellation figurant sur les états de service de Louis Bouzols qui passera ensuite au 16 RMT à partir du 7/9/1944) puis au 2 RMT à compter du 3/1/45

Liste alphabétique

Nom	Prénom	Promo	Affectation 2° DB
BILLET	Christian	18J	501 RCC
BLEYNIE	Godfrey	élève	BR2
BONOPERA	Enzo	élève	EM GTD
BOSQ	Jean	18J	EM DB
BOUCLET	Jean	élève	501 RCC
BOULANGER	Claude	CS	40 RANA, 12° RCA
BOUZOLS	Louis	18J	13BM
BRIAULT	Charles	18J	RMT
CEUGNIET	Roger	CS	12° RCA
CHAMBON	Jacques Robert	Cadre	EM DB
CORTADELLAS	Yves-Bertrand	18J	12° Cuir
CURTIS	Thomas	CS	RMT
D'ARCANGUES	Michel	élève	12° Cuir
de GANAY	André	18J	RMT
de GUNZBURG	Alain	18J	EM DB 12° Cuir
de RICCI	Denis	18J	RMT
DESMAISON	François	18J	EM DB
DESFORGES	Alain	Cadre	12° Cuir
DIGO	Guy	CS	12° Cuir
FIRTH	Ralph	CS	III/RMT
FOULQUIES	Bernard	élève	G3 de l'EM-DIV ³
GALLIÉ (BRAULT)	Alexandre	FR	
GERARD	André	18J	22° FTA
GIRAUD VINET	Jean	élève	QG97 PC "Avant" ⁴
HERLAUT	Jacques	FT	12° Cuir
ILLOUZ ⁵	Raymond	CS	affectation inconnue
IRIART	Michel	18J	RMT
KURK	Anthony	18J	affectation inconnue

³ Foulquies : Source Album Memorial d'Alain Eymard

⁴ Giraud-Vinet : Source : Source Annuaire des anciens de la 2° DB

⁵ Raymond ILLOUZ est cité par FIRTH et CEUGNET mais absent des autres documents connus

Nom	Prénom	Promo	Affectation 2° DB
LANCIEN	Yves	BH	RMT
LAVOIX	Jean-Paul	élève	97/84 CMT
LEBRUN	Roger	élève	I/RMT
LESPAGNOL	Gustave	L	501° RCC
LOCUFIER	François	CS	15° GER
LYON	Gilles	18J	12e RCA
MEYER	Jean-Gabriel	18J	12° RCA
MULSANT	Robert	L	501° RCC
NICOT (HAUSSMANN)	Philippe	18J	RMSM
NIDELET	Maurice	18J	RMT
NOUVEAU	Jean-Pierre	FT	12° RCA
POOLE	James	CS	12° C
PRIG D'ONDEL	Bernard	élève	BR1
REMLINGER	Pierre	élève	administration
SAINDRENAN	Pierre	cadre	I/RMT
SCHERDLIN	Jean-Luc	CS	RMT
SOURIEAU	Jean Marie	cadre	EM puis RMT ⁶
TARAVEL ⁷	Marius	L	EM GTV
TENSORER	André	18J	501° RCC
TORRES	Georges	élève	RMT

Remarques

45. Alain de GUNZBURG, semble avoir fait un passage à l'état-major en avril et mai 45 durant l'occupation en Allemagne après avoir fait la Campagne de France comme officier de liaison auprès d'une unité US.⁸
46. Pierre REMLINGER est marqué comme affecté à l'administration sans plus de précision (né en 1926, il faisait partie des plus jeunes)

⁶ Source Casalis –Destins croisés

⁷ TARAVEL Marius semble avoir été affecté dans un premier temps au QG97 avant d'être muté au I/RMT. Son nom apparaît à l'organigramme du I/RMT le 29/01/1945 au poste de commandant du PC.

⁸ A. de GUNZBUEG est affecté au 12° cuir sur l'annuaire de la 2DB

47. André GÉRARD, affecté au BCRA, combat dans les Vosges et rejoint la 2^e DB à partir de 11/44
48. Bernard PRIG d'ONDL rejoint la 2^e DB durant son passage à Paris
49. Pierre SANDRENAN quitte la 2^e DB pour l'Indochine après la Libération de Paris

La Gloire, un jour, du ciel, descendit à St Cyr"...(Fossarieu)

Ce texte du Cadet Louis Lucy de Fossarieu montre les attentes et les espoirs d'un Cadet à la veille de la Bataille de France et l'impression très forte faite par la visite du Général LECLERC à l'Ecole des Cadets

Il est extrait de ses Mémoires publiées en plusieurs volumes sous le titre "Mémoires d'un béké"

Louis mènera la campagne de France au sein du BCRA puis rejoindra la 1^{ère} DFL (BM5).

... Le moral reste bon et les idées pures comme le démontre cette lettre écrite à ma famille le 30 avril 1944 :



... "L'examen final commence dans 15 jours. Après nous ignorons ce qu'il adviendra de nous..."

... On attend fiévreusement le coup de bélier allié qui nous posera sur les rivages de notre "douce France". Nous ne serons certainement pas parmi les premiers mais nous espérons bien pouvoir tout de même, dans pas trop longtemps montrer aux boches que nous ne sommes pas plus "cloches" que nos aînés de 14/18...

.. . Lorsqu'on les aura foutus dehors,

Il y aura encore du travail!

Au fond notre génération a de la veine : elle aura tant et tant de belles choses à faire, de combats à livrer, de bonheur à reconstruire, de douleurs à apaiser.

Je ne doute pas que si tous... absolument tous, unis étroitement, sans préjugé, sans haine, nous nous mettions à reconstruire, je ne doute pas que nous n'arrivions à quelque chose de bien..."

Le 1er juin, le général LECLERC visite l'école.

Deux vers bien connus des St-Cyriens résument pour moi cet instant :

*"Voulant voir si l'Ecole était bien digne d'elle
"La Gloire, un jour, du ciel, descendit à St-Cyr"...*

Car voici soudain devant nous l'homme du "serment de KOUFRA. Sa jeunesse, son sourire, son dynamisme s'accordent merveilleusement à sa légende. Il me fascine.

Au pas de charge il nous passe en revue puis, confiant sa célèbre canne à notre "père Système", Serge ARVENGAS, il lui demande de "battre la mesure" et il entonne "la galette".

Nous le suivons sans aucun talent mais avec une émotion que je n'oublierai jamais.

Le chant terminé, il prend la parole. Sa voix chaude et amicale nous dit des mots simples. Son discours est sans emphase et sans longueur.

Il nous félicite pour nos galons tout neufs et nous rappelle ce que la France attend maintenant des officiers que nous sommes devenus.

Il nous souligne que notre vocation est de "servir" et qu'une telle vocation ne saurait se suffire des combats de demain mais devra aussi (et surtout peut-être) se poursuivre après la victoire.

Car cette victoire est sûre et prochaine, nous affirme-t-il, et il nous faut, dès maintenant nous préparer à affronter le dur mais passionnant travail de réorganisation, de réconciliation, de reconstruction qui s'imposera alors.

Mon Dieu, que ce discours complète bien ce que j'essayais d'exprimer dans ma lettre du 30 avril !

--000--

Trois Cadets à Sabratha

Trois des aspirants de la promotion Libération de l'Ecole des Cadets de la France libre sortie en juin 1942 après sa formation dans les locaux du collège de Malvern ont été affectés à la 2^e DB en Formation à Sabratha en Libye. Il s'agit de Robert Mulsant, de Gustave Lespagnol et de Marius Tavel.

André Casalis raconte dans son ouvrage "Destins brisés" un dialogue imaginé tenu entre les jeunes officiers et leur officier instructeur à l'Ecole des Cadets, le Capitaine Lajudie. Dans ce dialogue, les anciens Cadets racontent ce que fut la prise en main du matériel américain. La scène prend place en juin 44, date à laquelle la 2^e DB est en Angleterre. C'est à l'occasion du baptême de la dernière promotion de l'Ecole des Cadets que les 3 "anciens" viennent rendre visite à l'Ecole.

Mais, dites-moi : comment avez-vous touché ce matériel américain dont vous parliez à table ?

En morceaux, Mon capitaine.

Comment ? En morceaux. Je ne comprends pas ;

Les divisions françaises réarmées par les Américains ont reçu leur matériel directement des usines de Détroit et autres. Elles ne disposaient d'aucun parc d'armée, ni d'ateliers lourds, répond Lespagnol. Nous avons reçu des montagnes de caisses, un océan de containers de toutes tailles, de longues listes de matériel et quelques-unes de ces formidables notices de montage-entretien dont les Américains ont le secret.

Toute cette paperasse était en américain, pas en anglais, insiste Mulsant et les sous-lieutenants ont dû la traduire avec l'aide de quelques rares officiers US. Je dois dire que les leçons de Mr Ruby⁹ nous ont été bien utiles, encore qu'il n'était pas question de chanter. Nous étions parmi les rares à bien parler anglais et notre popularité a fait de grands pas.

⁹ Mr Ruby était le professeur d'anglais de l'Ecole des Cadets. Il faisait apprendre le vocabulaire au moyen de chansons anglaises qui étaient une occasion de joyeux dévouement pour les élèves.

- En fait, ajoute Gustave, les copains du 12^e RCA et des Cuirs nous ont fait les yeux doux : nous sommes devenus des gens fréquentables en un rien de temps.

Tout cela nageait dans la graisse la plus compacte, précise Robert. Le premier travail a été de s'en débarrasser : ce ne fut pas une mince affaire et des semaines ont été nécessaires pour nous défaire de cette odeur. Il a ensuite fallu tout assembler. Pas les armes légères, non, mais tout ce qui roulait, sauf les jeeps qui descendaient quasi prêtes à fonctionner des liberty-ships. Cela a été un boulot infernal et nous en avons tous bavé, je vous assure.

Je vous dirai, commente Lajudie, que je suis assez impressionné par la doctrine de combat américaine : un maximum d'acier, un minimum de personnel. Cette puissance industrielle est frappante par rapport au dénuement que nous avons connu.

Pour finir, Mon Capitaine, il a fallu que les officiers commencent à s'entraîner eux-mêmes à la conduite et à l'emploi des chars, des TD et des canons et ils ont dû maîtriser les mille et un détails de leur utilisation.

Les Américains venaient d'ailleurs souvent contrôler l'avancement des choses et ils ont été assez surpris de la vitesse avec laquelle la division a digéré tout cela. C'est surtout l'enthousiasme des hommes à l'instruction qui les a frappés. Ils étaient comme des enfants avec des jouets neufs.

--000--

La 2^e DB sinon Rien ! (Firth)

Ou l'odyssée de sept Cadets de la promotion Corse et Savoie.

Le texte de Ralph Firth a été publié en 1993 dans l'Echo des Cadets puis en 2010 dans son livre « Un aller et retour pour l'Angleterre » récit autobiographique de Ralph Firth ... qui a poursuivi sa carrière militaire jusqu'au grade de général.

Arrivée à Alger

Le 1er mars 1944, par une aube maussade, le transport de troupe britannique « Ormonde » pénètre en rade d'Alger. A son bord, deux mille hommes environ qui arrivent d'Angleterre pour rejoindre les formations stationnées en Algérie.

Et parmi eux, notre petit détachement, une dizaine d'aspirants de la promotion Corse et Savoie qui ont quitté Ribbesford à la fin de décembre, puis ont été mis en route sur l'Afrique du Nord après un séjour en transit au camp de Camberley.

Ce séjour, que l'on nous avait annoncé très bref a finalement duré huit longues semaines, totalement dépourvues d'intérêt, au cours desquelles les seules activités ont été le service de jour et quelques conférences de garnison. Animés, comme tout jeune officier nouvellement promu d'un légitime désir de servir et d'exercer ses responsabilités, c'est dire combien nous avons dû piaffer d'impatience dans l'attente de ce départ toujours remis; mais aujourd'hui notre espoir s'est concrétisé et en contemplant l'imposant décor de maisons blanches étagées au flanc des collines, nous avons le sentiment de toucher au but.

Sans avoir la moindre notion de l'organisation militaire algéroise, nous étions persuadés, jusqu'à notre arrivée, que nous allions être pris en charge, ou tout au moins, accueillis par une unité ou un service quelconque. Installés sur le pont avec nos bagages, nous scrutons la foule sur le quai car le bateau a maintenant accosté et déployé l'échelle de coupée. Parmi les nombreuses personnes qui montent à bord, nous cherchons à discerner l'officier - car dans notre esprit ce ne peut être

qu'un officier, peut-être supérieur - qui va venir prendre contact avec notre détachement et nous donner des directives. Mais personne ne semble faire la moindre attention à nous et, au fur et à mesure que le temps passe, nous voyons les détachements britanniques et américains quitter le navire, se regrouper et embarquer dans des autocars vers de mystérieuses destinations.

Pour tromper l'attente, accoudés au bastingage, nous contemplons le port d'Alger. Sur une jetée voisine, une inscription gigantesque « UN SEUL BUT : LA VICTOIRE ! GENERAL GIRAUD » s'étale en lettres noires sur plusieurs mètres de haut.

Malgré la pertinence de cette injonction, cette inscription nous surprend un peu car, pour nous qui venons d'Angleterre, il n'y a qu'un patron militaire et civil de la France combattante, c'est le général de Gaulle. Nous savons, bien sûr, qu'il a eu des moments difficiles après le débarquement des Américains dont l'antipathie à l'égard du général de Gaulle est un fait connu et nous n'ignorons pas que, pendant un certain temps, il a dû assurer avec Giraud une sorte de co-présidence, mais nous pensions que tout cela était de l'histoire ancienne et que, désormais, Giraud ayant le commandement de l'Armée d'Afrique, toutes ces querelles d'influence étaient résolues.

Or comme nous ne tarderons pas à le constater, même si de Gaulle s'est maintenant assuré la prééminence, tout est loin d'être réglé et les Américains, en la personne de Roosevelt, n'ont pas renoncé à "torpiller", par tous les moyens en leur pouvoir, le chef de la France libre.

Nous observons également avec surprise la diversité des uniformes. Bien sûr il y a de nombreux militaires Anglais et Américains revêtus de leurs tenues nationales, ce qui représente déjà une importante variété mais, ce qui étonne davantage, c'est de voir les militaires français eux-mêmes se répartir en trois catégories bien distinctes :

Ceux qui viennent d'Angleterre, une minorité à vrai dire, portant le battle-dress britannique, ceux déjà affectés aux forces d'Italie ou aux unités de l'armée d'Afrique arborant des tenues américaines toutes neuves et, enfin, ceux de l'ancienne armée de l'Armistice venant de divers horizons, dont la Syrie et n'ayant sans doute pas encore de statut bien défini, qui sont revêtus de l'uniforme français d'avant-guerre, portant souvent bottes et culotte de cheval. Cet ensemble disparate,

nous nous en apercevrons bientôt, reflète très exactement le manque d'unité, pour ne pas dire plus, de la garnison d'Alger où des clans totalement étrangers l'un à l'autre, voire antagonistes, se regardent en chiens de faïence et omettent de se saluer.

Lassés d'attendre, nous dépêchons l'un d'entre nous aux nouvelles : nous le voyons aller et venir sur le quai puis finalement engager la conversation avec un militaire nonchalamment appuyé à un petit car et qui ne fait pas le moindre effort pour rectifier la position. Notre camarade revient, un instant plus tard, pour nous dire que ce car, fourni par le bureau de garnison est à notre disposition pour nous conduire à nos cantonnements. Le jeune militaire, un sergent à l'air lymphatique, a sans doute jugé l'ascension de l'échelle de coupée trop fatigante pour monter nous prévenir à bord !

Quoiqu'il en soit nous embarquons dans ce véhicule qui, après un court trajet dans le port, nous dépose devant un ancien blockhaus dépendant de l'amirauté. C'est là, paraît-il ! Toujours encombrés de nos bagages, nous pénétrons dans une salle bétonnée, sommairement aménagée en dortoir, qui prend jour par des fenêtres à barreaux donnant sur la mer, toute proche. Dans un coin, trois adjudant-chefs, appartenant visiblement à la vieille garde semblent prendre un vif plaisir à se restaurer avec une boîte de pilchards et une bouteille de vin rouge. L'un d'eux, après avoir jeté un regard atone, s'enquiert : « C'est vous les aspirants qui arrivez d'Angleterre? » et devant notre réponse affirmative, il ajoute : « En bien ! On ne vous a pas gâtés en fait de cantonnements. »

Nous tirons en tout cas une première conclusion de ces conditions d'accueil, c'est qu'en cet Alger de début 1944, les militaires de l'ancienne armée de l'Armistice qui tiennent le haut du pavé pour tout ce qui touche au service général et de garnison, considèrent, comme avant-guerre, qu'ils aient ou non le statut de saint-cyriens, les aspirants comme des sous-officiers et les traitent en conséquence. Cette fâcheuse découverte se confirmera durant tout notre séjour dans la place.

Pour le moment, il ne nous reste qu'à nous installer et à faire un peu connaissance avec la ville car le sergent, chef de voiture, vient de nous faire savoir, de la part du bureau de la garnison que rien n'est prévu

pour nous jusqu'au surlendemain matin, date à laquelle nous serons présentés au général Koenig à l'hôtel Saint-Georges.

Cette perspective nous remonte un peu le moral car nous imaginons que ce chef prestigieux, héros de Bir-Hakeim et fidèle compagnon du général de Gaulle, nous dira enfin quelque chose de concret concernant notre avenir. Malgré cela, lorsque nous nous couchons, ce soir-là, dans des sacs de couchage aussi rugueux et humides, bien que moins froids, que ceux de Camberley, avec, comme bruit de fond, le fracas des vagues qui battent le pied de la muraille, cet avenir ne nous apparaît pas sous des couleurs riantes.

La présentation au Général Koenig se déroule dans la grande salle des colonnes de l'hôtel Saint-Georges, ce palais des mille et une nuits, environné d'un parc merveilleux, plein de chants d'oiseaux. Ce cadre prestigieux nous fait augurer favorablement de cette entrevue. Il est évident, à nos yeux, que dans un état-major aussi somptueusement installé, on va prendre des décisions rapides et pertinentes à notre sujet.

Hélas, cette convocation dont nous attendions tout va se révéler, comme le reste, décevante. Cette déception, bien sûr n'est nullement imputable à la personne du général Koenig qui a bien l'allure du chef brillant que l'on nous avait décrit. Non, ce qui est à mettre en cause, c'est bien l'ambiance délétère de l'organisation militaire en Afrique du Nord à cette époque, où les responsables de haut rang tirent à hue et à diable sous l'œil complaisant des autorités américaines. Il en résulte que personne ne sait au juste qui commande quoi, ou plus précisément que personne ne commande rien à l'exception sans doute des patrons des grandes unités opérationnelles qui, eux, ont leurs troupes et leurs moyens en main.

Le général Koenig, en son nom propre et au nom du général de Gaulle a même pour nous des paroles d'accueil chaleureuses, qui sont d'autant plus agréables que ce sont les premières depuis que nous sommes promus officiers. Mais pour les affectations ... il faut attendre. Des contacts vont être pris avec l'état-major du général Giraud pour étudier notre répartition dans les unités, compte tenu de nos choix d'arme. Cela toutefois peut prendre du temps car après les pertes subies en Tunisie, les effectifs ont été reconstitués à 100% et il n'y a guère de places vacantes, surtout, il ne faut pas se le dissimuler pour de jeunes aspirants n'ayant pour la plupart, aucune expérience du

combat. En attendant, il ne nous est pas interdit, si l'occasion se présente, de prendre directement des contacts et si une affectation souhaitée se révèle possible, le maximum sera fait pour nous donner satisfaction.

Ces propos, malgré le ton très bienveillant et compréhensif, ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'on nous aurait tenus dans un bureau de placement en période de crise de l'emploi. Evidemment, pour nous qui nous sommes engagés et avons sacrifié tout le reste, naïvement persuadés que le pays avait besoin de nous, c'est un peu dur à avaler, mais c'est ainsi.

Quelques semaines d'oisiveté

De la sorte, une nouvelle période d'oisiveté de plusieurs semaines va commencer pour nous, simplement coupée par le service de jour que nous prenons à raison d'une fois par semaine environ, soit à la caserne d'Orléans, soit à la caserne Vallée, toutes deux situées sur les hauteurs d'Alger, et dominant la rade de leurs antiques canons. Ce service, comme celui que nous prenions à Camberley n'a rien d'exaltant, et cérémonie aux couleurs, surveillance des repas et résolution des petits problèmes quotidiens en assurent la trame.

De plus, alors que là-bas, nous avons accès de plein droit au mess des officiers, ici, en vertu des traditions désuètes déjà évoquées, nous n'avons accès qu'au mess des sous-officiers présidé par un adjudant-chef qui aurait sans doute les lèvres écorchées s'ils nous appelait « mon lieutenant » et nous donne d'un air protecteur du « Monsieur l'aspirant »

Découverte de la Casbah

Je trouve cependant un agrément à ce tour de service, c'est la traversée de la Casbah pour rejoindre la caserne. À cette époque, un Européen seul peut s'y aventurer sans courir d'autre risque que celui de se faire dérober son portefeuille, mais ce risque n'est-il pas commun à toutes les villes méditerranéennes et sûrement moins grand ici que dans les quartiers chauds de Marseille ? En dehors de cela, on ne suscite qu'une vague curiosité, et en revanche quelle couleur locale, faite de bruits et de teintes violentes ! Dans les rues tortueuses et escarpées, des enfants en haillons se traînent dans les caniveaux et parfois se précipitent pour réclamer quelque menue monnaie ; des femmes voilées, le regard pudiquement baissé sous le haïk, se hâtent en silence vers des rendez-

vous connus d'elles seules ; devant les cafés maures, où d'antiques phonographes à pavillon distillent cette musique lancinante et criarde qui fait partie intégrante de tous les quartiers arabes, des vieillards chenus têtent leur pipe et échangent des nouvelles ; parfois, d'une mosquée voisine et dominant le tumulte, s'élève le cri du muezzin appelant les fidèles à la prière. Et si la plupart des façades, souvent admirablement ouvragées sont hermétiquement closes, il arrive que, l'espace d'un instant, une porte ouverte révèle les fraîches profondeurs d'un jardin intérieur où un jet d'eau se répand dans une vasque de marbre. Oui, j'ai beaucoup aimé ce premier contact avec le monde musulman que je devais plus tard connaître de façon approfondie et sous de multiples aspects pas toujours aussi agréables.

En dehors de ce tour de service, nous organisons nos journées à notre guise. De petits groupes se sont reformés et, bien sûr, je continue à faire équipe avec Scherdlin, Poole et Curtis, Ceugniet et Locufier également inséparables se joignent fréquemment à nous. Le matin, après le lever et la toilette, la journée commence généralement par le petit-déjeuner que nous allons prendre au Prisunic où d'accortes serveuses pieds-noirs, qui n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux, nous servent un café et un sandwich au pâté. À cette heure, nous préférons sans doute des croissants, mais il ne faut pas trop demander!

Nous prenons nos repas au mess des officiers du Square Bresson où apparemment les aspirants sont admis sans problème... C'est un très beau bâtiment historique, ancienne caserne des Janissaires où, dans la tiédeur déjà un peu lourde de ce début de printemps algérois, nous prenons place à de petites tables dans un très beau jardin envahi de fleurs et de palmiers. Par contre, les menus ne sont pas à la mesure du cadre et nous y faisons une cure, sûrement très hygiénique mais peu nutritive, de cardes, de fenouil et de courgettes, trois légumes aqueux qui m'inspireront pendant tout le reste de mon existence une durable répulsion. Seul le vin généreux d'Algérie est à discrétion mais, comme le verre est devenu un article critique, ce breuvage nous est servi dans des culs de bouteille tronqués servant de gobelets.

Ce mess, lieu de rencontre par excellence, offre un raccourci saisissant de l'ambiance qui règne ici entre les fractions d'armées d'origines différentes. D'une manière générale, les clans restent entre eux et évitent soigneusement de se mêler aux autres, mais aux heures

d'affluence, d'inévitables brassages se produisent. C'est ainsi qu'un jour, j'ai vu à une table deux capitaines se faisant face. Tous deux portaient des décorations presque semblables, un ruban vert barré de noir.

Mais pour l'un, revêtu de l'ancien uniforme français, il s'agissait de la croix de guerre de deuil créée par Vichy et obtenue en Syrie en combattant contre les Anglais ; pour l'autre, en uniforme britannique, de la croix de la Libération gagnée en Libye. Il est évident que la conversation et les échanges de souvenirs ne pouvaient que tourner court.

Parfois, en fin d'après-midi, il nous arrive de nous aventurer du côté de l'Hôtel Aletti, mess de garnison de l'armée britannique où notre battle-dress et notre connaissance de l'anglais nous servent de lettre d'introduction. Nous y bavardons de longs moments en prenant du thé accompagné de toasts briochés, de scones et de muffins ; et, outre ces avantages gastronomiques, nous avons un réel plaisir à nous replonger dans cette ambiance. Aurions-nous la nostalgie de l'Angleterre ? Eh oui ! Il faut bien l'avouer, nous qui pendant tant de mois avons rêvé de revenir en France et qui en rêvons toujours, maintenant que nous sommes revenus, tout au moins en terre française, nous avons la nostalgie de l'Angleterre... Peut-être y a-t-il là matière à étonner, mais l'homme est ainsi fait.

Le reste du temps, nous baguenaudons dans les rues et, le plus souvent, dans cette ravissante artère ombragée qu'est la rue d'Isly, car c'est là que bat vraiment le cœur d'Alger. De temps en temps, nous allons au cinéma, habituellement au « Cinéma de 4 sous » où l'on donne de très bons films d'avant-guerre, mais ayant constaté que contrairement à la logique arithmétique quatre places nous coûtaient beaucoup plus de seize sous, nous sommes obligés d'espacer les séances pour ne pas trop entamer nos ressources.

Vie sociale à Alger

Par l'intermédiaire d'officiers déjà anciens dans la place, nous avons aussi fait la connaissance de quelques civils et réussi à pénétrer quelque peu le milieu assez fermé de la bourgeoisie algéroise au demeurant fort agréable quand on y a été admis. Nous sommes ainsi invités à une soirée dansante à l'ambiance survoltée dans le quartier des facultés. Une autre fois, par le truchement d'un camarade de

rencontre dont nous connaissons à peine le nom, nous sommes conviés à une surprise-party dans le faubourg de Saint-Eugène, quartier résidentiel situé en bord de mer à une dizaine de kilomètres du centre. Là aussi l'accueil est des plus chaleureux, et la soirée qui, en fait, se prolonge toute la nuit se déroule sous le signe de la plus franche gaieté. Mais, quand vers cinq heures du matin, je recherche le camarade qui m'a amené avec sa voiture, je constate qu'il est reparti depuis longtemps déjà sans me prévenir. Il ne me reste plus qu'à effectuer courageusement les deux heures de marche qui me séparent de l'Amirauté. Ce camarade, que je ne reverrai d'ailleurs pas, a incontestablement agi avec une certaine désinvolture, mais sans doute dois-je lui être reconnaissant d'avoir découvert, grâce à lui, l'inoubliable spectacle du lever de soleil sur les brisants de la corniche.

Tout ceci ne manque pas d'intérêt, mais ce n'est certainement pas pour participer à des surprises-parties, ni pour user pendant de longues heures nos semelles sur les boulevards que nous sommes venus ici. À l'approche de la fin du mois de mars, nous avons réellement conscience de la nécessité de faire quelque chose pour sortir de cette impasse, mais quoi ? Pour le moment, un seul d'entre nous a été affecté et encore est-ce dû à un concours de circonstances tout à fait particulières.

Il s'agit en effet de Michel Herbout, fils d'un officier supérieur de la Marine qui, faisant jouer des relations familiales, est parvenu à rejoindre le Régiment de Fusiliers Marins en partance pour l'Italie. Il y trouvera d'ailleurs une mort héroïque devant Montefiascone trois mois plus tard. Ainsi, il apparaît qu'en cette triste époque, pour avoir le droit de combattre, et éventuellement de se faire tuer, il est bon, comme dans beaucoup d'autres domaines, d'avoir des relations.

Il y a quelques jours, un bruit a circulé indiquant que l'on demandait des volontaires pour la Syrie et le Liban, mais nous n'avons pas cherché à approfondir cette affaire, car même si la découverte de ces contrées lointaines avait de quoi séduire, il nous a paru peu probable que la libération de la France, qui reste notre préoccupation essentielle, passe par des voies aussi détournées.

A la recherche d'une affectation

Mais voici que quelque chose qui semble plus sérieux se présente. Une circulaire que l'on nous a fait parvenir réclame des candidats pour le poste d'officier de liaison auprès des forces US et britanniques en

Italie. Pourquoi pas, en attendant mieux ? Avec Scherdlin, Poole, Curtis et Digo, nous décidons de tenter notre chance et nous allons prendre contact à l'adresse indiquée, un ensemble de bureaux assez importants de la rue Michelet. Le commandant qui nous reçoit, patron de ce service à Alger, nous accueille avec une très grande affabilité et cette attitude, peu courante de la part d'un officier supérieur appartenant visiblement à « l'ancienne armée », ne laisse pas de nous inquiéter un peu car elle montre que les candidats ne se bousculent pas à sa porte. Avec des phrases bien senties, il nous explique que le métier d'officier de liaison est le plus beau du monde, porteur de développements passionnants, et que nous avons fait, en venant le voir, un choix judicieux. Sur ces entrefaites, nous remplissons divers questionnaires et il nous convoque pour le surlendemain, munis de photos d'identité et de notre livret matricule. Nous voilà donc embarqués dans cette galère !

Le soir même, au mess du square Bresson, par une troublante coïncidence, nous rencontrons deux lieutenants déjà anciens et posés, donc tout à fait dignes de foi, qui rentrent précisément d'Italie où ils étaient officiers de liaison. Ils nous expliquent que leur mission a consisté à demeurer près du grand quartier général à Naples pour y régler de menus détails administratifs et qu'ils n'ont jamais pu se rendre sur le terrain auprès des unités combattantes. Plus grave encore, ils ont appris de source très bien informée que les titulaires de ces postes y seraient maintenus en cas de débarquement en France et ne quitteraient pas les grands Q.G. alliés. En résumé, si l'on fait abstraction du charme touristique indéniable de la baie de Naples et du Vésuve, cette affectation est totalement dépourvue d'intérêt. Elle semble même l'un des moyens les plus sûrs de ne pas tirer un coup de fusil jusqu'à la fin de la guerre. Nos deux interlocuteurs ajoutent que, venus à Alger sous le prétexte d'une vague permission, ils comptent mettre cette visite à profit pour faire annuler leur affectation par l'état-major du Général Koenig.

Atterrés par ces révélations, nous nous réunissons en bref conseil de guerre et décidons de ne pas donner suite à la convocation de notre nouveau chef de service. Seulement, il faut faire vite pour assurer nos arrières, car ce commandant ne nous voyant pas venir sera sûrement très mécontent, si mécontent même qu'il ne va pas manquer de déposer

une plainte auprès de la gendarmerie pour nous faire rechercher avec tous les très graves inconvénients que cela implique.

Le recours : la 2^e DB

Après nous être concertés, Poole suggère que nous allions d'urgence rechercher une autre affectation auprès de l'antenne de la 2^e Division Blindée qui assure à Alger la liaison pour le compte de cette grande unité implantée, pour le moment, au Maroc. Nous y avons déjà songé, sans grand espoir d'ailleurs, car nous savions que cette unité d'élite commandée par le prestigieux général Leclerc de Hauteclocque était elle aussi à effectifs pleins et que les places, au demeurant, y étaient particulièrement chères. Le problème s'était d'ailleurs résolu de lui-même, car lorsque nous nous étions présentés au bureau de l'antenne, nous avions appris que le capitaine qui la dirigeait se trouvait en mission pour plusieurs jours au Maroc. Mais maintenant il faut agir à tout prix, et nous décidons d'y retourner dès le lendemain matin.

Dès l'ouverture des bureaux, nous sommes reçus très cordialement par ce capitaine qui, fort heureusement, est de retour à Alger. Toutefois, si l'accueil est cordial, les propos qu'il nous tient ne sont guère encourageants. La division – nous le savions – est à effectifs pleins et de toute façon, lui, d'Alger, ne peut rien faire pour recruter des personnels, car même si des vacances se produisent fortuitement, il n'est pas tenu au courant. « Ah ! Si vous étiez sur place, au Maroc ajoute-t-il, vous auriez peut-être plus de chances... »

Au Maroc vous auriez plus de chance ...

Une fois de plus, nous retombons du haut de nos illusions et cette fois c'est grave, très grave, car sans affectation garantie, nous ne pourrions jamais nous extraire de l'engrenage dans lequel nous nous sommes fourvoyés. Mais il en faut davantage pour abattre l'indomptable Digo. Après quelques instants de réflexion, il résume la situation :

– Ici, je m'en doutais, nous n'avions aucune chance et même si nous étions au Maroc auprès d'un sous-fifre quelconque d'état-major, nous n'en aurions pas davantage. Non, ce n'est pas aux saints qu'il faut s'adresser, c'est au Bon Dieu, c'est-à-dire à Leclerc en personne. Je m'en charge car il a été l'hôte de mes parents à Dakar. Mais pour cela, il faut que nous partions au Maroc.

– Mais, objectons-nous, il faut plusieurs jours pour aller au Maroc, peut-être plusieurs autres avant que notre cas soit réglé, si toutefois il l'est un jour. D'ici là, nous serons portés déserteurs à Alger.

– Oui, répond Digo impavide, mais de Gaulle et Leclerc l'ont été avant nous et cela ne leur a pas si mal réussi.

Des propos aussi convaincants finissent par avoir raison de nos scrupules et nous décidons de partir pour le Maroc dès l'après-midi, dans la plus stricte clandestinité, cela va sans dire. Ceugniet et Locufier, également très désireux d'obtenir une affectation à la 2^e DB, nous accompagneront.

Après avoir rapidement bouclé nos bagages, nous affrétons deux taxis pour nous faire conduire à la gare de l'Agha, sans doute moins contrôlée que la gare Centrale et, de fait, personne ne nous demande rien lorsque nous prenons au guichet sept billets pour Rabat. Nous sommes seulement désagréablement surpris par le montant du voyage qui épuise, à peu de chose près, nos petites économies et, vu la situation dans laquelle nous sommes, nous pensons qu'il s'écoulera un certain temps avant que nous soyons remboursés par un organisme militaire !

Un grand voyage en train

Un peu après dix-sept heures, le train entre en gare et, quelques minutes plus tard, nous roulons vers l'Ouest. Après avoir traversé une partie de la Mitidja aux paysages riants et aux riches cultures, la nuit tombe lorsque nous atteignons Miliana. Nous savons que la distance d'Alger à Rabat est considérable, près de 1 400 km, et en plus nous sommes un peu effarés par la lenteur du voyage car lorsque le jour se lève, nous avons à peine dépassé Perrégaux.

À l'occasion d'une halte, nous buvons une tasse d'ersatz de café, mais à midi, lorsque le train s'immobilise pour un arrêt de deux heures dans la petite gare de Sainte-Barbe-du-Tlelat — station de correspondance pour Oran —, nous avons réellement une faim canine, car nous n'avons avalé depuis la veille que quelques œufs durs. Nous sortons dans le village qui bien que nous ne soyons qu'au début du printemps est déjà écrasé de soleil, et nous trouvons, non loin de la gare, une petite auberge campagnarde, telle qu'on pourrait en trouver dans n'importe quel village de l'Aude ou de l'Hérault, où l'on nous sert pour une somme modique une copieuse salade de tomates et un beefsteak

frites. Ce véritable festin nous remonte sérieusement le moral, ce dont nous avons besoin car, à l'exception peut-être de Digo, nous nous posons d'inquiétantes questions concernant notre avenir. Nous songeons à ce qui doit se passer à Alger et, même si nous ne sommes pas présomptueux au point de croire que la ville est en révolution, nous imaginons sans peine l'échange de coups de téléphone qui doit avoir lieu entre l'officine de la Rue Michelet, où nous devons nous présenter ce matin, l'Amirauté et le Bureau de Garnison, à la suite de notre disparition.

Dans l'après-midi, nous faisons un arrêt à Sidi-Bel-Abbès où nous achetons à nouveau des œufs durs, quelques boîtes de sardines et des oranges — ce sera notre ordinaire jusqu'à la fin du voyage — à la cantine de la Légion Étrangère. Vers sept heures, alors que le ciel commence à s'assombrir, nous dépassons Tlemcen qui nous paraît un merveilleux havre de verdure étagé sur sa colline, et ce n'est que vers minuit que nous atteignons la frontière marocaine à Oujda. Nous avons déjà couvert un bon tronçon de route, mais il reste encore, avant d'arriver à destination, à traverser d'Est en Ouest tout le territoire marocain qui est à peu près aussi grand que la France.

Au réveil, si l'on peut parler de réveil car nous n'avons guère dormi, nous roulons à petite vitesse à travers l'immense plaine désertique de Guercif, l'un des paysages les plus désolés de la planète, tout au moins à cette latitude, et ce n'est qu'à l'approche du soir que nous en sortons, après avoir dépassé Taza pour atteindre des régions plus vallonnées et plus accueillantes.

Le lendemain matin, troisième lever de soleil depuis notre départ d'Alger, nous arrivons en gare de Fez. Et le peu que nous voyons de cette ville arabe fortifiée, nichée au milieu de collines verdoyantes et dominée par de vieux forts crénelés, nous paraît infiniment pittoresque et attrayant. À partir de là, le train semble accélérer quelque peu sa course. Nous traversons Mekhnès en fin de matinée, puis vers le milieu de l'après-midi, des bouffées d'air plus vivifiant et plus léger pénètrent par les fenêtres ouvertes du wagon. En effet, nous atteignons Salé et nous apercevons au loin et jusqu'à l'infini le miroir bleu de l'Atlantique.

Une demi-heure plus tard, notre convoi stoppe définitivement sous les colonnes mauresques de la gare de Rabat. Nous sommes le 31 mars et il est dix-sept heures. Avisant sur le quai un lieutenant de Chasseurs

d'Afrique, nous lui demandons s'il se trouve un mess dans les parages et, aimablement, il nous indique à peu de distance un grand bâtiment de style ancien bien que récemment badigeonné à la chaux, ce qui lui donne une nouvelle jeunesse.

Avec un superbe aplomb, nous annonçons au sous-officier gérant que nous sommes en instance d'affectation à la 2e Division Blindée, et il nous attribue aussitôt des chambres, s'excusant que la densité d'occupation de son établissement l'oblige à loger Messieurs les Aspirants par deux. Il pousse même l'amabilité jusqu'à mettre à notre disposition une camionnette et deux hommes de corvée pour aller chercher nos cantines à la gare.

Après avoir pris une bonne douche et changé de linge, ce dont nous avions le plus urgent besoin car nos tenues étaient émaillées de taches d'huile de sardine, nous dînons fort convenablement et nous partons faire connaissance avec la ville.

Rabat, ville de dimensions modestes mais capitale et cité administrative du Royaume, est pleine de charmes. Non seulement les édifices anciens d'une admirable architecture arabe y abondent, mais une salubre unité de doctrine a aussi imposé que les constructions modernes adoptent le même style pour s'intégrer dans ce cadre. Il en résulte un ensemble harmonieux et typiquement marocain qui ne peut que séduire le voyageur à son arrivée. Le quartier arabe, surtout vu la nuit tel que nous l'avons découvert, donne une profonde impression d'exotisme et de dépaysement. Au pied des blanches murailles à créneaux, toute une population nocturne aux allures mystérieuses palabre dans ses burnous, autour des canouns, ces braseros indigènes dont les charbons rougeoient en répandant de fortes odeurs de grillades. Des chameaux défilent nonchalamment en portant de lourds fardeaux qui oscillent au rythme de la marche. Et de toutes les petites rues obscures qui s'enfoncent dans la Médina, éclairées seulement par les quinquets des commerçants qui sont comme autant de lucioles, monte cette éternelle musique du Maghreb aux sons aigus et discordants. Il semble qu'ici personne ne se couche, car malgré l'obscurité apparente, dans toutes les boutiques l'activité bat son plein, et les innombrables cafés maures, devant lesquels trône parfois un charmeur de serpents, abritent dans la fumée des pipes d'interminables conciliabules.

Les yeux pleins de ces images, nous regagnons le mess pour prendre un repos réparateur qui n'est certes pas un luxe après ces trois nuits de voyage dans un compartiment inconfortable. C'est alors que le charme est rompu, car au moment de nous endormir, nous songeons brutalement à l'échéance du lendemain et, même si nous avons conscience d'avoir agi pour la bonne cause et par fidélité à notre idéal, ce n'est pas tout à fait suffisant pour éliminer la sourde inquiétude qui nous tenaille.

Division Leclerc

Le lendemain matin, nous nous sentons un peu plus assurés ; d'une part le repos de la nuit a été profitable, et d'autre part, comme presque toujours à l'approche de l'action, l'inquiétude se dissipe pour faire place à une certaine sérénité. Nous trouvons même le courage de plaisanter en prenant notre petit-déjeuner de bon appétit. Quand je dis "nous" d'ailleurs, je n'inclus pas dans ce collectif Digo qui, à aucun moment, ne s'est départi de son calme et de son optimisme depuis le départ d'Alger, et manifeste en ce moment même une parfaite maîtrise. Dès que la camionnette qui assure la liaison entre Rabat et le PC de la Division à Témara arrive dans la cour, nous y montons en prenant toutefois la précaution de laisser nos bagages et de conserver notre chambre au mess, car nous ne savons pas si nous n'en aurons pas encore besoin...

Le trajet jusqu'à Témara par la route côtière est rapide, une petite quinzaine de kilomètres, et un peu avant neuf heures, nous sommes déposés auprès d'un groupe de villas de filaios entourées de lauriers roses, et surmontées d'une forêt d'antennes autour desquelles règne une vive animation. À chaque instant, des jeeps ou des estafettes motocyclistes partent ou arrivent. La villa du Général ne diffère des autres que par l'existence d'un mât de drapeau dont le socle représente l'insigne de la division, et au sommet duquel flottent les trois couleurs frappées de la croix de Lorraine. Elle s'en distingue aussi par la présence d'une garde, en grande tenue de parade, qui s'apprête à rendre les honneurs au commandant de la division dès qu'il sortira.

Nous faisons les cent pas devant l'entrée, sur la route éblouissante de soleil, et l'attente devient lancinante. Soudain, un commandement retentit : « Présentez armes ! » Et le clairon entonne le « Rappel de pied ferme ». Nous apercevons une mince silhouette qui descend le perron puis s'arrête devant la garde, rend le salut et inspecte chaque

homme en posant quelques questions que nous ne pouvons entendre de l'endroit où nous sommes.

C'est fini, l'inspection de la garde est passée et, après un dernier salut, le général s'apprête à monter dans sa voiture dont le conducteur tient la portière ouverte. C'est alors que nous intervenons, saluant à six pas et conservant un gauche garde-à-vous pendant que Leclerc, surpris et apparemment très peu satisfait, tourne vers nous son visage sévère et nous examine de la tête aux pieds de son célèbre regard d'acier. Si nous le pouvions, nous donnerions un coup de coude à Digo pour l'inviter à nous sortir de cette situation inextricable, mais le garde-à-vous ne tolère pas de semblables libertés et d'ailleurs c'est inutile, car Digo, fidèle à sa promesse, prend la parole d'une voix nette et ferme :

- Mon général, je me permets de me présenter. Je suis l'aspirant Digo, fils du gouverneur chez qui vous vous êtes arrêté il y a quelques mois à Dakar.

- Je me souviens, en effet, répond le général, mais croyez-vous que le moment soit bien choisi pour m'accoster ainsi à la porte de mon P.C. ? Et puis, que signifie cette délégation d'aspirants qui vous accompagnent ? Digo ne se démonte pas : - Mon général, nous sommes sept aspirants sortant de l'École des Cadets de Ribbesford. Si nous nous sommes permis de faire une pareille entorse au règlement, c'est parce que nous sommes dans une situation très délicate que seule votre autorité peut dénouer. Nous voulions à tout prix servir dans votre division et comme c'était impossible d'Alger, où nous étions déjà affectés, nous sommes venus ici sans autorisation.

Leclerc n'a pas cillé, mais il nous semble néanmoins - peut-être est-ce une illusion - que son regard glacé s'humanise un peu.

- En somme, vous êtes déserteurs

Et comme par notre silence tendu nous acquiesçons à cette triste constatation, tout à coup, il éclate de rire, d'un rire clair qui le fait soudain paraître très jeune.

- Bande de garnements ! Je ne sais pas quelle formation vous avez reçu à Ribbesford, mais si vous venez chez moi vous avez intérêt à vous comporter désormais comme des militaires. Allez trouver de ma part le commandant Quilichini qui est chef du 1er bureau, et dites-lui de vous trouver une affectation, n'importe laquelle. Il me rendra compte.

Puis, sans écouter nos remerciements, il tourne brusquement les talons et monte dans sa voiture. Nous nous apercevons qu'elle a déjà disparu au premier tournant, alors que nous sommes encore plantés au garde-à-vous au milieu de la route.

C'est peu de dire le soulagement que nous ressentons et avec force claques dans le dos, nous congratulons Digo comme il convient pour sa remarquable prestation qui nous a tirés de ce mauvais pas. Mais tout n'est pas fini pour autant :

En fait tout ne fait même que commencer, car nous nous doutons que l'état-major, « court-circuité » au niveau du général, ne va pas nous accueillir à bras ouverts. Et en effet, lorsque quelques instants plus tard, après nous être renseignés, nous pénétrons dans l'antre du chef du 1er Bureau, nous avons le sentiment que la partie sera rude. Assis derrière son bureau, le commandant Quilichini, prévenu par l'un de ses adjoints, nous regarde entrer. Bien que n'ayant guère dépassé la trentaine, c'est un homme brun, trapu et sanguin, qui donne une extraordinaire impression de puissance et à l'aspect aimable d'un bulldog à l'arrêt. Il nous demande d'une voix rogue : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » Puis, lorsque nous lui avons exposé en détail les raisons de notre visite, il ne fait pas de commentaire, car personne à la division ne se permet de commenter les décisions du général, mais nous avons l'impression de ne pas nous en être fait un ami. Vingt ans plus tard, servant sous ses ordres alors qu'il sera devenu général commandant supérieur aux Antilles-Guyane, j'évoquerai en plaisantant cette première entrevue, mais pour le moment, l'heure n'est pas à la plaisanterie.

Dans l'immédiat, le commandant Quilichini, se levant avec une étonnante agilité de la part d'un homme de cette corpulence, examine en maugréant les tableaux synoptiques qui tapissent les murs de son bureau, puis nous communique nos affectations. Pour ma part, à ma grande surprise, mais je me garde d'en rien laisser paraître, je dois rejoindre le 12^e Régiment de Chasseurs d'Afrique¹⁰. C'est évidemment surprenant, car il s'agit d'un régiment de chars appartenant à l'arme de la Cavalerie alors que j'ai opté pour l'infanterie coloniale, mais dans cette situation de sureffectif généralisé, il n'y a pas lieu de faire le difficile. Digo, Poole et Ceugniet, conformément à leur choix d'arme,

¹⁰ L'affectation semble avoir été provisoire puisque durant la campagne de France, on trouve Ralph Firth affecté au III/RMT.

sont également affectés dans des régiments blindés ; Locufier est affecté dans une unité du Matériel ; Scherdlin et Curtis, enfin, rejoignent comme ils le souhaitaient le Régiment de Marche du Tchad. Avant de nous laisser partir, le commandant nous toise de son regard perçant et ajoute : « N'allez pas vous imaginer, surtout, que vous allez d'emblée commander un peloton ou une section. Nous verrons cela plus tard quand vous aurez fait vos preuves et quand les pertes auront créé des vides. En attendant, estimez-vous heureux d'être adjoints. »

Nous aurions sans doute souhaité un accueil un peu plus chaleureux, mais c'est la guerre, et dans cette unité déjà auréolée de légende et composée de vétérans endurcis, nous savions que nous n'avions aucun paternalisme à attendre. L'honneur de faire désormais partie de cette phalange enviée doit nous suffire.

--000--

Arrivée à la 2^e DB (André Tensorer)¹¹

Avec ce récit, on trouve un épisode étonnant de bizutage bon enfant auquel ont été soumis les jeunes aspirants en arrivant à la 2^e DB. On devine à travers cela la complicité bon enfant d'une armée de volontaires non dépourvus d'humour

Début juin 1944

Parmi les dix jeunes aspirants issus de la promotion 18 juin et affectés à la 2^e DB, certains ont déjà choisi d'autres armes que l'infanterie mais la plupart ont demandé à servir au régiment de marche du Tchad qui correspond à leur formation de fantassin.

Denis DE RICCI et Charles BRIAULT bénéficiant du privilège attaché à leur classement y sont affectés. BILLET a demandé les chars et satisfaction lui est donnée. Il rejoindra le 501^{ème} RCC. J'ai pour ma part logiquement demandé le RMT et je me retrouve avec quelques autres qui ont exprimé le même souhait dans le bureau du général LECLERC. Nous avions déjà fait sa connaissance lorsque, tel un ouragan il était venu à Ribbesford après les examens de fin de cours bouleverser le bel ordonnancement de la prise d'arme en tentant de nous faire chanter « la galette ». Malheureusement, les instructeurs avaient omis de nous la faire répéter et se fut un fiasco en même temps qu'un joyeux désordre pour nous et pour l'encadrement un affolement qui se lisait sur leur visage.

J'étais évidemment très impressionné d'être en tête à tête avec le héros de Koufra mais je le fus bien plus encore lorsque je l'entendis me dire qu'il n'avait plus de place au RMT et que j'étais affecté au 501^{ème} RCC.

Son regard direct, franc et volontaire me subjuguait tellement que j'en oubliais de lui exprimer tout le désarroi d'un jeune officier fraîchement émoulu qui ne connaissant rien aux chars ni à leur emploi se verrait confier un peloton de chars face à un ennemi expérimenté par quatre années de guerre. Après quelques instants, je réussis à reprendre un peu mes esprits et osais murmurer qu'on ne m'avait pas appris ce métier mais celui de fantassin.

¹¹ Ce texte d'André Tensorer est paru dans la revue l'Echo des Cadets

Sa réponse m'arriva comme un boulet de canon : « vous avez un mois pour l'apprendre » et me fit à peu près le même effet ! J'étais KO debout. Il aurait dû en même temps avertir mes futurs chefs du 501^{ème} RCC de mes lacunes. Peut-être auraient ils mis plus d'ardeur à les combler (?). Heureusement, après un mois que je mis le plus à profit pour apprendre mon métier, et une quinzaine de jours à la tête d'un peloton de chars à canons de 105, avec lequel je débarquais en Normandie, je fus nommé officier de liaison du régiment auprès du commandant du groupement tactique, en remplacement du lieutenant titulaire du poste, blessé dès les premiers combats. Je pense que j'y ai fait bonne figure en participant à ce titre à toutes les actions engagées par l'une ou l'autre des compagnies du régiment. Par un curieux sort, pour toutes mes campagnes qui furent nombreuses, mes affectations furent en porte à faux avec mes compétences du moment : aspirant d'infanterie, j'ai servi comme officier des blindés pendant les campagnes de France et d'Allemagne ; officier des blindés après plusieurs années dans cette arme, j'ai effectué la campagne d'Indochine au 3^{ème} Etranger d'Infanterie. Titulaire d'un diplôme technique acquis après deux années d'études aux frais de l'armée, j'ai fait mes premiers séjours en Algérie au 57^{ème} Régiment d'Infanterie (commandant de Compagnie et de son quartier) puis à la 10^{ème} Brigade de Dragons à Pied. Seul mon deuxième séjour dans le sud oranais fut effectué dans un régiment de chars, mais alors que mes compétences techniques (rares dans l'arme blindée) auraient dû être employées au poste de chef des services techniques, je pris le commandement de l'ECS parce que le poste était déjà occupé par un capitaine plus ancien qui n'avait aucune compétence particulière pour cette fonction.

Ceci tendrait à prouver que selon la pensée optimiste qui veut que « n'importe qui peut faire n'importe quoi », l'Armée semble avoir pris cette pensée pour maxime. Le plus fort est que cela marche (mais souvent cahin-caha).

NICOT¹² reçut la même affectation, et avec BILLET, compléta le trio qui débarqua au cantonnement du 501^{ème} RCC dont les tentes étaient éparpillées dans plusieurs champs de la commune de Huggate (Yorkshire), bien connue pour être le lieu de l'action des « Hauts de Hurlevent ». Même en ce mois de juin, la météo était dépressive : le

¹² Philippe Haussmann engagé sous le nom de NICOT

ciel gris chargé de lourds nuages, la fraîcheur et la bruine qui sournoisement perçait nos vêtements ne nous portaient pas à l'optimisme.

La réception par les officiers du régiment fut dans les mêmes tons : fraîche elle était, mais nous l'ignorions, conforme à la traditionnelle farce organisée lors de l'arrivée de jeunes officiers dans un corps de troupes. Les circonstances graves, à savoir la guerre qui durait depuis bientôt cinq ans, le débarquement qui se poursuivait, nous avaient fait oublier le traditionnel bizutage et ne nous portaient pas à douter à priori des apparences.

Tous les officiers ou presque avaient changé de grade et un chef de bataillon aux cheveux entièrement blancs nous fut présenté comme étant le commandant du régiment. Son tempérament sanguin s'y prêtant, nombre de ses subordonnés, ne manquèrent pas de nous murmurer qu'il appréciait beaucoup la dive bouteille. En réalité, il n'avait pas quarante ans, était capitaine commandant la CHR, docteur en médecine et plutôt sobre. Il avait préféré servir en tant qu'officier combattant plutôt que d'exercer son métier de médecin et avait à son actif toutes les campagnes des FFL depuis 1940.

Pour « faciliter » notre installation, un brave troupière à l'accent campagnard à couper au couteau nous fut affecté comme ordonnance. En plein milieu de la nuit, sur l'injonction de l'officier de service qui trouvait notre tente mal montée, et alors qu'il pleuvait assez fort, il s'arrangea pour la faire s'écrouler. Il s'agissait en réalité du lieutenant Galley qui bien des années plus tard occupera des fonctions ministérielles les plus éminentes sous de Gaulle, Pompidou et Giscard et à qui la France doit, en plus de sa conduite héroïque durant la guerre ses télécommunications modernes et la mise en route de son informatique.

Le lendemain de cette nuit qui nous avait permis d'apprécier « la belle étoile » sous la pluie, en pyjamas, et les jours suivants furent assaisonnés de la même sauce. Le régiment nous fut présenté sous un aspect désespérant : matériel en mauvais état, instruction des personnels peu valable car faite sur un seul char (celui qui marche encore).

Lorsque, après quelques jours, nous avons été présentés au véritable chef de corps, le commandant Cantarel, nous avons cru qu'il s'agissait du même canular et si nous n'avons pas réagi dans le mauvais sens,

c'est que nous avons décidé de jouer le jeu. Il faut dire que le commandant Cantarel ressemblait plus physiquement à un très jeune capitaine (il avait 34 ans) qu'à un chef d'un régiment blindé. Par la suite, comme officier de liaison du régiment, j'ai eu l'occasion de le servir directement tous les jours et mon admiration pour lui n'a cessé de grandir jusqu'à la fin des campagnes du régiment pour la placer tout près de celle que je vouais au général Leclerc. Il finit sa carrière au poste de chef d'état-major général de l'Armée de terre¹³.

Certains pourront s'étonner de notre crédulité qui nous avait fait marcher dans cette farce somme toute peu crédible et ils n'auraient peut-être pas tort s'ils jugent la situation avec le point de vue, l'expérience et les avatars d'une longue vie qui ont tendance à niveler les croyances et à écrêter les enthousiasmes de la jeunesse. Les nôtres étaient sans limite sinon comment aurions-nous eu l'intrépidité et la témérité de nous lancer dans l'aventure de la France libre ? Ces qualités ne se conçoivent pas sans une certaine dose de naïveté générée aussi et surtout par l'enthousiasme. Pourtant, nous avons débuté cette aventure avec un horizon bouché : la France vaincue et subissant la dure occupation d'un ennemi implacable, nos études abandonnées alors qu'elles étaient dans la période finale qui permet l'accès à une profession, les dures épreuves du combat qui nous attendaient, la coupure totale de nos liens familiaux avec l'inquiétude d'avoir laissé notre famille dans un pays bombardé dans des conditions de vie matérielles à peine supérieures à celles des pays actuellement sous-développés et pour couronner le tout, la certitude que beaucoup d'entre nous paieraient de leur vie leur engagement dans cette action. Nous n'avons pas eu besoin que l'on nous y pousse, c'est notre éducation qui nous y a naturellement conduits.

Alors que le « bourrage de crânes » qui en tient lieu actuellement aussi bien à l'éducation nationale que dans les médias mène la jeunesse actuelle vers la désespérance en les persuadant de la fatalité du chômage et leur enlève tout repère en ne leur offrant comme idoles que des saltimbanques ou écrivains dépravés et sans talent ou des hommes d'affaire véreux. Il faut espérer néanmoins que derrière la masse inerte et veule qui peuple les émissions de télévision et de

¹³ Le titre sous la IV^e république est « chef d'état-major général de l'Armée de terre ». Mais sous la Ve république, le titre exact d'Emile Cantarel était « chef d'état-major de l'Armée de terre » ou en abrégé CEMAT.

radios dites « libérées de la censure gaullienne » il existe encore beaucoup de jeunes qui ressemblent à ce que nous fûmes à leur âge et qui seraient capables d'agir comme nous l'avons fait.

N'étions-nous pas, nous aussi une minorité qui a jailli de la gangue du défaitisme et du matérialisme lorsque cela a été nécessaire ?

-000-

La Bataille de France¹⁴

La Bataille de France se déroule sur un rythme très rapide pour la 2^e DB

C'est d'abord la Bataille de Normandie.

La 2^e DB débarquée au début du mois d'août va participer au mouvement d'encerclement des troupes allemandes qui seront fortement amoindries¹⁵.

La 2^e DB participe avec brio à cette manœuvre et par sa rapidité d'action évite à la ville d'Alençon à la fois de servir de retranchement aux Allemands et de cible aux bombardements Alliés.

Cette bataille est le premier engagement pour beaucoup des jeunes soldats sortis de l'Ecole des Cadets.

Jean Bosc, Jean Bouclet, Jacques Herlaut y perdront la vie. Roger Ceugnet y sera grièvement brûlé.

L'un des chars du groupement de Jean-Meyer sera également l'un des premiers chars détruits dans ces combats.

Ce sera ensuite la course vers Paris et la libération de la ville

Michel Iriart, alors officier de liaison attaché à l'État-Major du général Bradley y participe en précurseur en compagnie du capitaine de Cabrol.

François Locufier s'y illustre en recevant la reddition d'un nombre important de prisonniers.

Les récits de Michel Iriart, Jean-Paul Lavoix et Jean-Gabriel Meyer évoquent cette course sans qu'aucune action d'envergure ne les y

¹⁴ Il existe de nombreux récits de cette campagne. Celui qu'Erwan Bergot a consacré à la 2^e DB évoque les différents Cadets qui s'y sont illustré car il vouait une grande amitié aux Cadets.

¹⁵ Amointries et non détruites. Le bilan à l'issue des combats de la Poche dite de Falaise, montre que les 2/3 de la VIIe Armée allemande seront sortis de Normandie et que parmi les encerclés dans la poche, au moins 40.000 hommes sont passés. Les pertes très sévères concernent le matériel, chars notamment.

implique directement en dehors de l'accueil chaleureux des Françaises.

La Lorraine

On sait ensuite la manœuvre remarquable du général Leclerc qui aboutit à la prise de Baccarat et au franchissement des Vosges.

Même sans grands combats, une simple patrouille peut devenir mortelle. C'est ainsi que va tomber Georges Torrès.

Michel Iriart, quant à lui rejoint la 2^e DB et intègre la "Nueve".

Et enfin l'Alsace

Après le franchissement du col de Dabo, le général Leclerc lance ses troupes sur Strasbourg, fidèle à son principe d'action consistant à attaquer l'ennemi avant qu'il n'ait eu le temps de se préparer à l'accueillir.

En passant par plusieurs itinéraires à la fois, Leclerc va effectivement franchir la barrière des forts qui défendent la ville.

C'est néanmoins devant l'un de ces forts que va tomber Gustave Lespagnol, l'un des tous premiers volontaires de la France libre, sorti aspirant de la promo Libération.

Jean Meyer, Strasbourgeois de naissance, chassé par les Allemands nous raconte comment il y revient en libérateur

La défense de Strasbourg, Colmar et la Campagne d'Allemagne

De décembre 1944 à mai 1945, les combats vont se poursuivre avec la coûteuse opération de libération de Colmar à laquelle la 2DB participe en décembre 1944 et la pénétration en Allemagne.

Le récit de Michel Iriart évoque l'occupation du nid d'aigle d'Hitler par la 2^e DB.

On évoquera aussi les différentes actions de Jean-Pierre Nouveau qui sera fait Compagnons de la Libération par le Général De Gaulle.

-000-

Le destin brisé de Jean Bosq

*Jean Bosq est né le 18 avril 1921 à Casablanca
Promu aspirant dans la promotion « 18-juin »,
Incorporé à la 2^e DB, il est affecté à l'état-major de la Division
Il est Mort pour la France le 8 août 1944 près de Vitré*

Jean Bosq fit ses études au lycée Montaigne, puis au lycée Louis-le-Grand. C'était un élève très doué qui remporta un deuxième prix d'anglais au Concours Général.

Après avoir obtenu ses deux baccalauréats, il suivit pendant un an les cours d'«hypocagne», puis commença ses études supérieures, d'abord en Sorbonne, ensuite, après l'armistice de juin 1940, à la faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. En 1941, il revint à Paris, passa avec succès sa licence d'anglais et préparait son agrégation quand il décida de tenter de rejoindre le général de Gaulle en Grande-Bretagne.

Il avait déjà fait, à l'automne de 1940, un essai pour passer en Espagne, mais sans succès, ayant été probablement dénoncé par un « ami » à qui il avait eu l'imprudence d'en parler. Mais le 15 janvier 1943, il quittait Reims pour passer en Espagne grâce à une filière organisée pour la récupération des aviateurs alliés abattus en France. Jean Bosq fut chargé de convoyer un pilote de la Royal Canadian Air Force dont le bombardier quadrimoteur avait été descendu dans les Ardennes. Il se nommait Macbeath et, pris en charge par les organismes de la Résistance de Reims, il avait été muni pour la traversée de la France, d'une carte d'identité de «sourd-muet ».

Arrivé en Espagne le 23 janvier 1943, Jean Bosq, qui parlait anglais à tromper un Anglais, se fit passer pour un sujet britannique et, grâce à ce subterfuge, ne séjourna que peu de temps dans les geôles espagnoles et évita le fameux camp de concentration de Miranda. Le consul anglais de Barcelone le prit sous sa protection et il séjourna dans cette ville en « résidence surveillée » jusqu'au 9 mars, puis à Madrid même jusqu'au 9 mai 1943. Enfin, le 10 mai, il arrivait à Gibraltar pour débarquer sur le sol anglais le 6 juin 1943.

Il fut alors dirigé sur l'École Militaire des Cadets dont il devait se révéler un des plus brillants éléments. Il sortit donc dans un bon rang, avec le grade d'aspirant, de la promotion « 18 juin », et choisit alors la 2e Division Blindée au cours de « l'amphi-garnison».

Il avait escompté être affecté à une unité d'infanterie, mais ses connaissances linguistiques (il parlait couramment l'allemand et assez bien le suédois en dehors de l'anglais) le conduisirent à l'état-major de la Division, au Service des Traductions.

Débarqué en détachement précurseur avec le colonel Répiton, il eut la joie d'accueillir au bivouac le général Leclerc.

Hélas, la carrière de Jean Bosq, qui s'annonçait si riche de promesses, fût fatalement interrompue par le plus navrant des accidents. Chargé de préparer les ravitaillements en essence, lors de la marche en avant de la division, il fut tué par une sentinelle américaine trop nerveuse, le 8 août 1944, alors qu'il s'approchait d'un dépôt de carburant, près de Vitré.

Son père a relevé, sur son carnet de route, deux pensées révélatrices du caractère élevé de l'aspirant Jean Bosq

«Mon moral à moi, c'est une affaire qu'aucune circonstance ne changera jamais.»

«Quand j'aurai des hommes sous mes ordres, je les conduirai comme je voudrais être conduit. »

--000--

Premiers combats et mort de Jacques Herlaut

*Jacques Herlaut est né le 23 octobre 1922 à Rabat au Maroc
Il est promu aspirant en juin 1943 dans la promotion Fezzan-Tunisie
Il est incorporé au 12^e Régiment de Cuirassiers
Il est Mort pour la France le 10 août 1944 près de Ballon (Sarthe)*

Au début de 1942, Jacques Herlaut se rend à Tanger, réussit à traverser le détroit de Gibraltar d'où il est embarqué le 16 avril à destination de l'Angleterre.

Le 8 juin, il signe son engagement dans les Forces françaises libres et est dirigé sur l'École Militaire des Cadets. Il en sort aspirant en juin 1943 dans les rangs de la promotion Fezzan-Tunisie.

Comme la plupart des nouveaux promus, il est alors envoyé en Afrique du Nord et incorporé au 12^e Régiment de Cuirassiers qui deviendra un des éléments de la 2e Division Blindée.

L'aspirant Herlaut est frappé à mort dans son char le 10 août 1944, près de Ballon (Sarthe), au cours de l'avance victorieuse des soldats de Leclerc sur Paris. Il est inhumé au cimetière de Ballon.

Par décret en date du 5 mai 1948, l'aspirant Herlaut a été décoré de la médaille militaire, à titre posthume, pour le motif suivant :

Jeune chef de peloton plein d'allant et d'entrain; peu de temps après avoir été engagé avec son peloton, par des manœuvres d'encercllement a détruit un grand nombre d'ennemis et livré du terrain à l'infanterie. Pris à partie par un canon anti-char et un char ennemi, a détruit le premier, tiré sur le second et est mort glorieusement à son poste de commandement, tué dans sa tourelle par un obus ennemi.

...

C'est bien peu de chose pour un garçon de 21 ans tombé au premier combat. Le journal de son régiment ne note même pas le nom de son char¹⁶.

¹⁶ Pour mémoire ce char est le M3A3 NICE (source Fondation Leclerc)

Journal de marche du 12^e Cuirassier (extrait)

10 août 1944 – Premiers contacts

Dans un embouteillage qui ne trouve d'analogue que ceux du repli sur DUNKERQUE, de funeste mémoire, le régiment réussit vers 03H00 à franchir le pont sur la SARTHE.

Tout le régiment se prépare à entreprendre sans délai les opérations offensives en direction du Nord.

L'ordre d'opération arrive vers 07H00. Le colonel donne immédiatement l'ordre de départ sur l'axe BALLON - LUCE - MEURCE - COULOMBIERS - BOURG-LE-ROI - CHAMPFLEUR - ALENÇON - CARROUGES.

Le colonel NOIRET prend le commandement de l'avant-garde du G.T.D., comprenant :

- le 1^{er} Escadron qui a touché son essence,
- le 2^{ème} Escadron auquel on donne tout le gas-oil disponible,
- les 3^{ème} et 4^{ème} Escadrons, qui attendront sur place leur carburant, sous les ordres du Chef d'Escadrons ROUVILLOIS, qui a rejoint vers 07H00, laissant l'E.H.R. à quelque distance en arrière, retardé par un embouteillage.

La marche de l'avant-garde est très ralentie au début par l'encombrement de notre axe de marche. Le G.T.L. s'était engagé par erreur sur notre itinéraire, et de nombreux éléments Américains y circulaient.

L'avant-garde est renforcée par le peloton de 105 du lieutenant BESNIER, la Compagnie GRALL, et une section du Génie.

Le Régiment se porte ainsi à BALLON, à la sortie Nord duquel est pris le premier contact, en avant des troupes américaines qui occupaient déjà BALLON et se dirigeaient vers BEAUMONT.

Ce premier contact est pris à la fourche I.C.85 - route de LUCE, par le 1^{er} Escadron (chars légers) vers 09H30, au milieu d'une grande confusion créée par le mélange d'une unité américaine et de nos éléments.

Le peloton BECKER, en tête sur l'axe, et le peloton HERLAUT sur la I.C.85, engagés par le capitaine DELAITRE, en coopération avec la Compagnie GRALL, nettoient le secteur.

- Le M.d.L. ANDRIEUX entre, seul, dans un chemin creux tenu par des fantassins allemands armés de mitrailleuses. Il tue un grand nombre de ceux-ci ; quelques blessés et prisonniers sont ramenés par la Compagnie GRALL.

En sortant de ce chemin pour rejoindre le capitaine DELAITRE, il a sa tourelle immobilisée par une arme antichar lourde. Ce char reprendra le combat dans la soirée.

- Le char du brigadier-chef GIRONA, en panne, est dépanné par le char de l'aspirant BECKER sous le feu de l'infanterie ennemie et d'un canon antichar. L'avant-garde reçoit l'ordre de reprendre le mouvement en avant sur LUCE, alors que les Américains se dirigent vers BEAUMONT.

- Le 1^{er} Escadron atteint LUCE, puis MEURCE.

- Un canon antichar est détruit par l'**aspirant HERLAUT**.

- Dans ce mouvement, un char léger est détruit,
- l'**aspirant HERLAUT** et un brigadier sont tués.

L'avant-garde, le 1^{er} Escadron en tête, poussent ensuite sur CHERANCE.

Au cours de cette avance, trois chars légers sont détruits, dont le char
"BORDEAUX" du capitaine.

-000-

Embuscade à Louvigny (Ceugnet)

Avec ce récit du Lillois Roger Ceugnet, on mesure que la victoire se paye de bien des souffrances. Le char que commandait Joseph Ceugnet est touché durant la bataille de Normandie. Joseph Ceugnet est grièvement brûlé et il devra subir plus d'une année de greffes de la peau avant de pouvoir reprendre une vie normale. Il raconte dans le livre "Un Lillois Cadet de la France libre" son évasion de France par Boulogne-sur-Mer en 1940, en compagnie de son amis François Locufier qu'il cite plusieurs fois dans le récit. Il raconte ensuite son séjour en Angleterre, son engagement dans la 2^e DB et son très long combat pour survivre.

Juin 1944

Le samedi 3, j'obtiens une permission pour assister au Baptême, par le gal KOENIG, de la promotion "18 Juin", cinquième et dernière promotion de l'Ecole Militaire des Cadets de la France libre. Malgré le pénible voyage d'aller et retour en train, c'est avec plaisir que je retrouve mes anciens camarades (120 reçus sur 140), mes instructeurs et le Manoir de Ribbesford où j'ai laissé tant de bons souvenirs. Que de chemin parcouru depuis 6 mois.

Mardi 6 juin.

Nous sommes au Champ de tir sur cibles mobiles lorsque nous parvient la nouvelle du Débarquement en France des troupes alliées sur les plages du Cotentin.



Cette nouvelle se répand comme une traînée de poudre et partout ce ne sont que manifestations de joie ; les radios de bord se branchent sur la BBC mais le travail doit se poursuivre et jamais nos tireurs ne se sont autant appliqués à ne pas rater les cibles.

Tous, nous regrettons de ne pas être les premiers à toucher le sol de France mais cela ne devrait plus tarder, notre Général n'étant pas homme à se contenter d'un rôle secondaire. Le soir nous écoutons à la Radio les discours du gal de GAULLE, du roi GEORGE VI d'Angleterre et même de PETAIN et LAVAL. Les jours suivants nous nous tenons informés du déroulement des combats qui se révèlent très durs : résistance farouche des Allemands

qui jettent leurs meilleures troupes dans la bataille, gains de terrain précieuses et lourdes pertes des deux côtés. Nous piaffons d'impatience mais les semaines passent dans la monotonie de l'entraînement.

C'est alors que chaque escadron des régiments de chars perçoit 2 chars Sherman supplémentaires type M4A3 équipés d'un canon de 105 m/m, devant servir d'appui d'artillerie. A ma grande joie le commandement de ce petit peloton m'est confié. Le Cdt MINJONNET les baptise "Pic d'Anie" et "La Rhune", deux sommets des Pyrénées, étant originaire de cette région du Sud-Ouest.

Samedi 17 juin.

C'est la fête du régiment avec prise d'armes à 10 h 30. Le bal prévu à cette occasion est annulé pour "raison de service". Il est reporté au lundi 26, malheureusement le temps, ce jour-là, est abominable et la fête gâchée.

Heureusement, de temps à autre, nous pouvons profiter d'un quartier libre pour nous éclipser jusqu'à Driffield pour le cinéma ou le bal avec les petites anglaises.

Juillet 1944

Mardi 3 juillet.

Le gal KOENIG, Chef d'état-major général, vient remettre à Dalton Hall les drapeaux et étendards au 1^{er} RMT, au 501^e RCC, au 1^{er} RSM, au 12^e RCA et au 13^e Bn de Génie.

Puis le gal LECLERC remet personnellement à tous ses officiers l'insigne de la 2^e DB, le fameux écusson bleu avec la carte de France "or" frappée de la Croix de Lorraine.

Après ces cérémonies, je pose une permission de nuit pour terminer la journée à Market Weighton où le régiment de François est stationné et nous fêtons une fois de plus nos retrouvailles.

Le matin du 4 juillet François doit me ramener au cantonnement mais nous sommes retardés par le capitaine LAJUS à qui François a voulu me présenter. A l'arrivée au camp, mon escadron est déjà parti pour des exercices de tir ; nous arrivons à le rattraper mais mon absence a été remarquée et j'écoperai de 4 jours d'arrêts simples avec le motif : "permissionnaire de la nuit, n'était pas rentré pour l'Appel et a ainsi manqué à l'exercice de tir". A titre d'avertissement.

Cela sera l'unique punition de ma carrière militaire ; punition de principe car dans le camp éloigné où nous sommes il n'y a pas grande privation à rester 4 jours sans sortir.

Mercredi 12 juillet.

Commencent les préparatifs de départ : ultimes révisions, vidanges moteurs et re-compléments en carburant.

Samedi 22 juillet.

Le bivouac est consigné en prévision d'un départ imminent.

Lundi 24 juillet

Ordre nous est donné de faire mouvement vers la côte Sud de l'Angleterre, départ fixé à demain.

Mardi 25 juillet.

Nous roulons toute la journée et après une halte de nuit aux environs de Birmingham nous atteignons le 26 au soir le camp de transit de Dorchester, au Nord de Plymouth, où nous sommes mis au secret et silence radio; toutes communications avec l'extérieur du camp étant coupées.

Ce camp, bien conçu, est confortable et nous permet de poursuivre l'Instruction et même d'effectuer des exercices de tir.

Samedi 29 juillet.

Tous les officiers sont rassemblés au Mess pour un exposé du général américain PATTON. Ce chef, déjà légendaire, vient de prendre le commandement de la III^e Armée US à laquelle la 2^e DB française a été rattachée.

Venu directement du front par avion, il nous confirme la réussite de la percée du général BRADLEY au-delà d'Avranches.

Lui, PATTON, doit exploiter vers la Bretagne tout en effectuant un mouvement tournant au Sud de la Normandie pour prendre à revers les divisions allemandes du front normand.

Il ne nous cache pas que la mission sera dure contre un ennemi puissant constitué de plusieurs Panzers SS, aguerries et fanatisées. Mais avec un tel chef comme PATTON et notre "patron" LECLERC, c'est en toute confiance que nous affronterons notre destin.

La 2^e DB, uniquement composée de volontaires, est une meute prête au combat et à tous les sacrifices jusqu'à la Victoire.

Dimanche 30 juillet.

Nous quittons Dorchester en fin d'après-midi et après une cinquantaine de kilomètres nous bivouaquons de nuit en pleine campagne.

Lundi 31 juillet.

A 3 h du matin nous reprenons une progression lente et coupée de multiples arrêts pour arriver à l'aube sur les quais de Southampton. Nous chargeons les munitions et nous assurons de l'étanchéité de l'armement.

Le soir nous embarquons les chars à bord des LST où nous restons pour y passer la nuit, dans la rade.

Afin d'être de suite dans l'ambiance une alerte sonne et la défense anti-aérienne du Port et celle de la Flotte de protection se déchaînent ; le bombardement sera de courte durée et quelques bombes sont tombées sur la ville.

Le débarquement et la bataille de Normandie

Mardi 1er août 1944.

Nous quittons Southampton le matin sous un soleil éblouissant; la formation du convoi prend du temps et ce n'est qu'en fin de matinée que nous doublons l'île de Wight et filons plein sud.

La mer est remplie de bateaux et de nombreux navires de guerre nous encadrent en protection. Des ballons captifs sont fixés sur certains bateaux, leur câble d'amarrage devant dissuader l'aviation ennemie de venir nous mitrailler à basse altitude. Le spectacle est féérique !...

En fin d'après-midi, la terre de France apparaît à nos yeux !... Intense émotion pour tous, notre rêve de 4 ans devient réalité. Difficile de contenir ses larmes au fur et à mesure que la côte se rapproche. Que faire en cet instant sinon admirer et silencieusement prier.

La contemplation est de courte durée, les ordres se succèdent. Il nous faut gagner les chars, prêts à démarrer dès que la barge à fond plat touche la grève et que les lourdes portes formant étrave s'ouvrent et que le chemin de roulement s'abaisse.

Tout se passe comme prévu, facilement, grâce à la rigueur de l'organisation US et la maîtrise du ciel.

Les uns après les autres, les chars sortent de la cale et foncent sur la plage. Au premier arrêt de la colonne l'équipage saute du char pour baiser le sol de la France retrouvée et regagne rapidement son poste de combat car il faut dégager la grève, au plus vite.

Saint-Martin de Varreville.

Nous roulons une dizaine de kms sur une route défoncée pour atteindre notre bivouac prévu, pour cette première nuit en France, dans des prairies aux alentours de Ste Mère Eglise. Nous dormons tout habillés, près des chars. Le sommeil est bref, entrecoupé de bruits lointains de bombardements et de tirs d'artillerie, avec en plus notre propre excitation.

Mercredi 2 août.

Bien que prêts dès l'aube nous ne ferons qu'une petite étape par St Sauveur le Vicomte jusqu'aux environs de La Haye du Puits pour un nouveau bivouac dans les vergers. Nous ignorons tout de la situation



et des raisons de cette temporisation probablement nécessitée par le regroupement de la Division.

C'est aussi notre premier contact avec la Normandie blessée par les terribles combats des 8 semaines passées.

Les villages sont rasés, partout du matériel allemand abandonné et parfois piégé, des véhicules divers incendiés, des cimetières bouleversés, des animaux crevés dans des pâtures répandant une odeur de mort que nous garderons plusieurs jours dans les narines !... Les quelques villageois rencontrés, fouillant les ruines de leur maison, n'ont pas le cœur à acclamer leurs libérateurs.

Jeudi 3 août au lundi 7 août.

Nous fonçons plein sud et traversons Coutances puis Avranches. Nous croisons après cette ville une colonne de véhicules allemands incendiés par l'aviation US. Il y a encore des cadavres recroquevillés

et partiellement ou totalement carbonisés à l'intérieur des camions ou au bord de la route. C'est un horrible et insoutenable spectacle.

A St James où nous bivouaquons, la 2^e DB subit son premier bombardement aérien nocturne, car si l'aviation allemande n'a plus la maîtrise du ciel le jour, elle est encore capable d'actions la nuit.

Notre régiment frère, le 12^e Cuirassiers, a plusieurs chars détruits et compte ses premiers morts et blessés. L'ennemi n'est pas loin vers l'Est car nous entendons des bruits de canonnade assez proches.

Les 8 et 9 août.

Au lieu d'entrer en contact avec l'ennemi, nous poursuivons direction Sud, puis Nord-Est, conformément à l'idée de manœuvre développée par le Général PATTON avant le départ d'Angleterre, c'est-à-dire *"déborder l'ennemi par le sud pour l'attaquer ensuite de flanc"*.¹⁷

Pendant ces deux jours nous traversons successivement Vitré, Château-Gontier, Sablé, etc... Ces villes et villages libérés n'ayant pas souffert des combats, leur population nous acclame et nous lance des fleurs. Durant nos brèves haltes, apprenant que nous sommes Français, les femmes nous embrassent et les hommes sortent des caves leurs meilleures bouteilles. Hélas, l'heure n'est pas encore aux réjouissances et la progression doit se poursuivre. Dans la soirée du 9, nous atteignons les faubourgs du Mans et dans la nuit nous traversons la Sarthe à La Chapelle St Aubin sur 2 ponts de bateaux lancés par le Génie US.

Jeudi 10 août.

L'ordre d'attaque de la 2^e DB est lancé : objectif : Alençon-Carrouges. Attaque sur 2 axes par les GTD (Groupement Tactique DIO) et GTL (Groupement Tactique LANGLADE). A notre droite, la 5^e DB US.

¹⁷ La Fondation Leclerc précise sur ce point qu'historiquement le général Patton avait pour mission initiale de s'emparer de la Bretagne et de pousser vers la Loire. Mais le 4 août au soir, le général Haislip, commandant le XVe Corps, reçoit la mission limitée d'envoyer des éléments vers Mayenne et Laval pour protéger l'espace Mortain Fougères. Cet ordre sera complété le lendemain soir par celui de s'emparer du Mans. Le 8 août, lors d'une visite du général Bradley au général Patton, ce dernier annonce le plan qui lui tient à cœur et qui sera approuvé en fin de journée par Eisenhower ordonnant « d'avancer sur un Axe Alençon – Sées, prêts à un mouvement contre le flanc ennemi et ses arrières, en direction d'Argentan ».

L'ennemi devant nous : la 9^e Panzer SS toute fraîche et les reliquats de la 130^e Panzer SS "Lehr".

Mon régiment, le 12^e RCA, appartient au GTL, sous-groupement MINJONNET. Les ordres pour le sous-groupement sont les suivants :

- Progression offensive sur l'axe Savigné L'Evêque-Courceboeuf-Le Sablon-Mézières sur Ponthouin-Dangeul.
- Peu de renseignements sur l'ennemi.
- Terrain boisé se prêtant aux embuscades adverses, routes étroites et encaissées.

Dispositif :

- 1^{er} échelon : 4^e Esc./12^e RCA + section d'infanterie du II^e /RMT + 1 section du 1^{er} /13^e Génie,
- 2^eme échelon : 3^e Esc./12^e RCA + 1 peloton antichars du RBFM + reste Cie Génie + 2^e Batterie du 1^{er} /40^e RANA.

Dès 9 h à Sablon, devant Mézières sur Ponthouin, le 1^{er} peloton du 4^e Esc. du 12^e RCA en tête tombe dans une embuscade et les deux premiers chars, le BORDELAIS et l'ARMAGNAC sont foudroyés par des chars PANTHER¹⁸ dotés du terrible canon de 88 m/m. Par la radio de bord je suis le déroulement de la bataille qui est rude et j'apprends que le lieutenant ZAGRODSKI blessé dans son char a ensuite été achevé par une rafale de mitrailleuse.

Le 3^e peloton du 4/12^e RCA qui suit le 1^{er} se déploie pour manœuvrer avec l'intention d'attaquer l'ennemi sur son flanc. Pour une raison inexplicée, le char Navarre du S/Lt D'ARCANGUES s'étant retrouvé seul poursuit néanmoins sa pénétration dans le dispositif ennemi et, après une cavalcade d'une heure, sème la confusion mais se retrouve face à face avec un PANTHER¹⁷ qui ne lui laisse aucune chance. Au premier coup le pilote et le co-pilote sont tués et le S/Lt d'ARCANGUES, la jambe arrachée, est laissé pour mort sur le terrain ; les 2 autres hommes de tourelle sont faits prisonniers mais s'évaderont le soir même pour reprendre le combat dès le lendemain. d'ARCANGUES, retrouvé par des fermiers, sera amené dans une brouette à la ferme proche. Pris en charge, exsangue, par nos services sanitaires, il décèdera le lendemain à l'Hôpital US d'Yvré L'Evêque.

¹⁸ La Fondation Leclerc précise qu'à cette date, les chars (Panzer) qui font face à la 2^e DB ne sont pas des Panthers mais des Mk IV de la I./Pz.Rgt.33 de la 9.Pz-Div. Par ailleurs, le Panther n'était pas équipé d'un canon de 88mm mais d'un 75mm (7,5-cm KwK 42).

Entre-temps, vers 11 h, au plus fort de la bataille, un autre drame se produit. Deux chasseurs-bombardiers THUNDERBOLT du Strategic Air Command US, de passage sur zone sont attirés par les flammes du champ de bataille. Apercevant cette concentration de blindés ils piquent et, se trompant de cibles, mitraillent et bombardent la position française. Lançant deux bombes et quelques roquettes, ils détruisent un half-track et le char moyen LABOURD qui se trouvait à quelques dizaines de mètres de mon char. Ordre est donné immédiatement de déployer les panneaux d'identification jaune et orange pour éviter une nouvelle attaque en cas d'un autre passage d'avions US.

Cette bavure nous aura coûté 5 tués et des blessés. Ayant identifié les 2 avions comme étant alliés nous ne nous étions ni camouflés, ni mis à couvert.

L'intervention de l'infanterie portée du II/RMT du sous-groupe MASSU et des "tanks destroyers" du RBFM (antichars¹⁹ dotés du canon de 76mm) ont bientôt raison de la résistance de Sablon et à 14 h nos éléments de tête pénètrent dans Mézières sur Ponthouin, premier village français libéré par la 2^e DB.

Dès 16 h la progression offensive est reprise par le 3^e Esc. du 12^e RCA du capitaine de BORT qui remplace le 4^e Esc, très éprouvé et, dans la soirée, nous atteignons notre objectif Dangeul où des combats avaient eu lieu entre Allemands et Américains de la 5^e DB US qui avait dévié de son axe.

La journée avait été rude pour le 4^e Esc. du 12^e RCA et le II/RMT chargés de l'effort principal, et le bilan très lourd : 4 chars SHERMAN détruits + 3 endommagés et 1 half-track détruit.

Chez l'ennemi : 16 tués dont 1 officier, 20 blessés, 25 prisonniers, 1 canon antichars et 1 véhicule semi-chenillé détruits.

Le soir j'ai pensé à la phrase du général LECLERC lors de l'engagement des 7 Cadets de Ribbesford, "*Nous n'aurons pas débarqué de quelques jours que nous manquerons d'officiers !...*"

11 août 1944 - LE DRAME.

Après avoir libéré vers 10 h 30 le village de René nous approchons du carrefour de Les Mées lorsque les éléments de reconnaissance du 1^{er} RMSM signalent une nouvelle concentration d'antichars ennemis dans les bois de Louvigny, après y avoir eu des chars légers et des automitrailleuses endommagés ;

¹⁹ L'appellation officielle est "Chasseur de char"

Les chars légers se mettent alors en retrait pour laisser la place à l'infanterie d'accompagnement du II/RMT pendant qu'un violent tir d'artillerie est demandé, puis exécuté, en attendant une action aérienne éventuelle de l'Air Support US.

Le 3^e Peloton du 3^e Escadron du 12^e RCA, de mon ami l'aspirant NOUVEAU est dirigé vers les positions allemandes que l'on suppose disloquées par les tirs d'artillerie. C'est alors que je reçois l'ordre de placer mes 2 chars, de 105 m/m PIC D'ANIE et LA RHUNE en position de tir pour protéger la progression de l'avant-garde blindée.

Posté à la lisière d'un verger j'exécute ma mission de tir lorsqu'un premier obus antichar allemand atteint les chenilles de mon char PIC D'ANIE. Immobilisé et ne pouvant plus mettre le char à couvert, je n'ai pas le temps de repérer l'adversaire ni de commander l'évacuation de l'équipage qu'un second obus frappe le char de travers, sous la tourelle, blessant mortellement au passage mon tireur Pierre CAZEAUX et le radio Marc SERRUYA et blessant d'éclats de blindage le co-pilote Roger PETROCCHI qui, au premier coup, avait quitté le char pour constater le déchenillage.

Ce second perforant, traversant de part en part le char, m'a, par miracle, frôlé de quelques centimètres sans m'atteindre mais je suis gravement brûlé par la chaleur de l'explosion et l'incendie qui se déclare.

Je réussis à sortir seul du char en flammes et me retrouve en caleçon et en maillot de corps, mon treillis carbonisé tombant en poussière. Nous n'avions malheureusement pas encore perçu les combinaisons ignifugées qui auraient certainement limité les dégâts.



M 4 105mm PIC D'ANIE 12^e RCA 3^e Escadron 101^e R. Cougnet

Mes bras,
mains et jambes
sont
boursoufflés, je
suis choqué
mais ne souffre
pas. Mon pilote
Jacques
LESIEUR,
sorti indemne,
m'aide à quitter
mon
harnachement :

casque, jumelles, ceinturon et pistolet.

Il m'aide à gagner le bord de la route, derrière ma position de tir, et repart s'occuper de ses autres camarades. Les quelque 200 mètres et les couverts qui me séparent de l'ennemi ne lui permettent pas de m'achever à la mitrailleuse ou au lance-flammes.

D'ailleurs, profitant de l'effet de surprise, l'antichar se permet encore d'envoyer un 3^{ème} obus dans le PIC D'ANIE et deux autres en direction de LA RHUNE, endommageant mon second char et blessant l'Adjudant GELLIBERT.

J'aurai par la suite confirmation de la mort de mes 2 hommes de tourelle Pierre CAZEAUX et Marc SERRUYA (Pierre, le jour anniversaire de ses 20 ans !). Quant à mon pilote Jacques LESIEUR, sorti indemne de ce premier engagement, il sera tué, deux semaines plus tard devant Paris. Evadé de France par l'Espagne, il avait réussi, sur la route vers Paris, à joindre ses parents par téléphone de son arrivée imminente. Hélas, il ne les a jamais revus. J'apprendrai aussi que l'antichar qui m'a attaqué était tellement bien camouflé qu'il avait pu laisser passer, sans réagir et sans être vu, les véhicules de reconnaissance et le peloton de chars moyens du 3^{ème} Escadron, guettant une proie plus importante et à meilleure portée.

Après son intervention il profitera de l'effet de surprise pour se replier sur une nouvelle position d'embuscade. Enfin démasqué, c'est par mon ami l'aspirant NOUVEAU, ex-Cadet de la France libre promotion "Fezzan et Tunisie", qu'il sera détruit le jour même.

Alençon sera atteint le soir du 11 et libéré le 12 août par la 2^e DB sans que cette belle ville normande subisse de destruction.²⁰

Tous les détails concernant les combats de la 2^e DB en Normandie, et particulièrement ceux de la libération d'Alençon auxquels j'ai participé, ont été minutieusement étudiés et rapportés par un historien local Alexandre AUBRY dans plusieurs fascicules, et notamment dans le fascicule n° 5 : La 2^e DB dans le Saosnois (Nord de la Sarthe, pages 13 à 57, Les Méées-Louvigny).

Pour moi le combat pour la France est malheureusement terminé. Commence le combat pour la survie.

²⁰ La Fondation Leclerc précise que ce point n'est pas totalement exact. Les premiers éléments de la division s'arrêtent à St-Gilles (3km Sud de la ville) à la tombée de la nuit. Ce n'est qu'à l'aube que les premiers éléments de la DB pénètrent en ville (général en tête !). Par ailleurs, s'il est exact que l'action de la Division évite à la ville d'être détruite, il est inexact de dire qu'elle n'a pas subi de destructions (cf. les bombardements de la gare et des voies ferrées à partir du 7 juin).

Seul, en lambeaux au bord de la route, alors que le combat fait rage et que ça tire de tous les côtés, survient une Jeep qui, à ma vue, s'arrête. Il doit s'agir d'un véhicule de liaison car le conducteur est seul, et je m'assois à côté de lui. Conduisant alors de la main gauche il me retient par le cou de son bras droit afin de ne pas me perdre en route sur ce chemin défoncé car mes mains brûlées ne me permettent pas de m'agripper (il s'agissait du Chasseur DUPRE Paul).

Il me dépose près du Poste de Secours régimentaire où l'on m'installe immédiatement sur un brancard

Semi-conscient, mes paupières brûlées m'empêchant de bien voir l'environnement, j'entends quelques civils présents, notamment des femmes, se lamenter sur mon état, dont l'aspect ne doit pas être brillant d'après leurs commentaires. Je ne dois pas être beau à regarder et probablement méconnaissable. J'en ai vite confirmation lorsque j'entrevois se pencher sur mon brancard le Père Bernard GEVIGNEY, aumônier du régiment, qui par deux fois me demande mon nom, alors que depuis trois mois nous prenions ensemble nos repas au mess. Connaissant mes convictions religieuses il me demande alors s'il peut m'administrer les derniers sacrements, autrement dit l'Extrême Onction.

Ignorant la gravité réelle de mon état, je suis assez surpris sur le coup, mais nullement choqué ni impressionné, pensant qu'après tout cela faisait partie de son ministère et qu'il n'avait pas de cas plus grave à traiter !... et qu'après tout il était bon de mettre tous les atouts dans son jeu !...

Les médecins du régiment ne pouvant rien dans mon cas, sinon une piqûre calmante, je suis rapidement embarqué en ambulance vers un hôpital de campagne US pour les premiers soins.

A partir de là je perds pratiquement connaissance et n'ai plus aucune notion du temps. De temps à autre, je reviens à moi, je suis toujours dans l'ambulance avec d'autres blessés et une infirmière. Je souffre horriblement car je ressens dans ma chair tous les cahots de la route, les changements de vitesse et les coups de frein du véhicule. Ce voyage me semble interminable et je suis souvent réveillé pour l'administration de douloureuses piqûres de pénicilline ou d'apaisantes doses de morphine et pour me donner à boire.

Enfin l'ambulance s'arrête, j'entends un vrombissement d'avion !... Serait-ce un bombardement ? Non, on m'embarque dans un DC 9 DAKOTA²¹ et je m'envole pour l'Angleterre.

Pendant ce temps, mon ami François LOCUFIER avait appris par un Chasseur de mon régiment, de passage au Service du Matériel, que le 4ème Escadron du 12° RCA avait été accroché sérieusement et que l'aspirant CEUGNIET faisait partie des victimes sans pouvoir préciser si j'étais parmi les morts ou les blessés. Avec l'accord de son capitaine, il part à ma recherche et d'échelon sanitaire en échelon sanitaire il me suit à la trace jusqu'à l'aérodrome d'évacuation pour s'entendre dire que son copain n'était que blessé et dans l'avion, en cours de décollage !... Rassuré que j'étais toujours en vie.

Admission au 61e US Général Hospital aux environs de Cirencester

Commence alors pour moi un indescriptible martyre de 4 mois.

Après un premier nettoyage, sous anesthésie, je ressors de la salle d'opération transformé en véritable "momie", les quatre membres emmitouflés dans d'énormes pansements, le visage dans un masque de plâtre ne laissant apparaître que les yeux, la bouche et les oreilles, et le haut des cheveux. Quelques jours plus tard, on ira même jusqu'à me coudre les paupières pour éviter leur contraction définitive.

On m'installe dans une salle commune parmi de nombreux compagnons de misère, tous américains. De nombreuses bouteilles de plasma me sont administrées pour compenser les énormes pertes de mon sérum sanguin dans les pansements, sans compter les transfusions, les calmants, les fréquentes et douloureuses piqûres de pénicilline pratiquées aux mêmes endroits compte tenu du peu de surface disponible. Enfin l'alimentation artificielle, car incapable de manger.

C'est dans cet état de dépendance totale que deux semaines plus tard, j'entends à la radio la progression victorieuse de la 2^e DB et les cloches de Notre-Dame annonçant la libération de Paris les 24 et 25 août. Je pleure de joie, de rage et de désespoir.

²¹ Il s'agit évidemment d'un DC3 et non d'un DC9. Le DC3 était appelé DAKOTA dans le Commonwealth, C47-Skytrain par l'US-Airforce et Gooney Bird par les équipages américains

Vers la mi-décembre on m'informe que je vais être rapatrié en France, au Val de Grâce à Paris. On commence à me mettre debout ; après 4 mois d'immobilité, j'ai l'impression que mes veines vont éclater... mais, petit à petit, je me raffermis et j'apprécie l'indépendance partielle retrouvée.

...

Tout le 1er semestre 1945 se déroulera entre l'Hôpital Militaire du Val de Grâce et les nombreuses permissions de convalescence à Lille ou ailleurs.

Le 18 juin, 1945, en tant que grand invalide, j'assisterai, dans la tribune d'honneur Place de la Concorde au défilé de la Victoire.

Quel désappointement pour le pauvre "aspirant CEUGNIET" de n'être qu'un spectateur et non un acteur de cette cérémonie grandiose.

--000--

Combat du 13 juin et Mort de Jean Bouclet

*Jean Bouclet est né le 24 septembre 1924
Il rejoint l'Angleterre en juin 1940.
Il quitte l'Ecole des Cadets peu après son arrivée à Malvern pour
intégrer la 2^e DB comme sergent et sert au 501^e RCC
Il est Mort pour la France le 14 août 1944 près d'Alençon²²*

Lors de l'invasion allemande de 1940, Jean Bouclet réussit à gagner l'Angleterre, et se joint à la Légion des Jeunes Volontaires Français regroupés d'abord au camp de Brymbach en Pays de Galles, puis à Rake Manor, dans le Surrey.

Il est présent à Malvern quand l'École Militaire des Cadets y est fondée, mais ne peut y achever sa formation et est alors affecté à l'Escadron Mixte qui s'organise au camp d'Old Dean, à Camberley. Il y suit les cours d'élèves sous-officiers et est nommé maréchal des logis à compter du 10 juin 1942.

Déjà, le jour de Pâques de cette année-là, il avait participé à une opération de commandos sur Bayonne. La petite troupe ne put prendre pied sur la côte française, mais, dans la barge de débarquement, chacun avait pu apprécier le sang-froid et l'enthousiasme du jeune Bouclet.

Le 13 mars 1943, l'Escadron Mixte, devenu Escadron de Chars, fait mouvement vers le Proche-Orient en passant par l'Afrique du Sud. Rattaché à la 1^{ère} Division Française Libre, il traverse l'Égypte et la Tripolitaine, mais la défaite allemande intervient avant qu'il ait été engagé. L'escadron est alors placé sous les ordres du général Leclerc. Stationné un moment au Maroc où il devient la 3^e Compagnie du 501^e Régiment de Chars de Combat, il rejoint le gros de la 2^e Division Blindée en Grande-Bretagne durant l'été de 1944.

Jean Bouclet est sous-officier adjoint au 2^e Peloton et chef du char "Les Épargés".

²² Plus précisément, l'action se déroule à 21 km au nord d'Alençon sur la N.808 entre le carrefour du Point du Jour et celui du Flochet sur la commune de la Lande de Goult.

La 2e Division Blindée débarque en Normandie le 3 août 1944²³. Après la prise d'Alençon, le 13 au matin, le 2e Peloton est de nouveau engagé dans la bataille. Le char "Les Eparges" est en pointe sur la route Sées-Carrouges, en forêt d'Écouves. Des détachements ennemis, blindés et antichars, s'y sont réfugiés. Après une progression de quelques kilomètres sans difficultés majeures, le char "Les Eparges" est atteint et percé par un 75 antichar²⁴. Frappé en pleine poitrine, le maréchal des logis Bouclet est tué ainsi que son tireur qui a la tête emportée.

Le jeune et vaillant sous-officier sera enterré à Saint-Hilaire-la-Gérard, auprès de son frère aîné tué sur son navire pendant la funeste affaire de Mers-el-Kébir.

Le 21 juin 1945, le maréchal des logis Jean Bouclet a reçu la médaille militaire, à titre posthume, avec cette citation à l'ordre de l'Armée :

« Sergent, commandant de char de combat, engagé F. F. L. à quinze ans, Chef de char d'élite, exemple pour ses camarades, a trouvé une mort glorieuse le 13 août 1944 en conduisant une patrouille de pointe sur le village de Lande-de-Goult. »

--000--

²³ Le mémorial des Cadets d'où est extrait ce texte note le 3 août. Le débarquement de la Division s'est effectué pour l'essentiel le 1 et 2 août.

²⁴ Le nom du char "Les Eparges" est mentionné dans le mémorial des Cadets de la France Libre écrit en 1968. La Fondation Leclerc précise que d'après le témoignage du chef de la 2^e section, Raymond Meyer, le char indiqué « Les Eparges » n'est pas celui qui est détruit ce jour-là. Selon son récit, le Mdl Bouclet et le chasseur Cadiot se trouvaient dans le char "OURCQ". Cet incident a été immortalisé par un caméraman du NARA qui montre notamment l'extraction des deux corps du char.

1800 prisonniers à Palaiseau (Locufier)

EN MARGE DE LA LIBÉRATION DE PARIS - Comment huit hommes de la Division LECLERC dégagèrent Palaiseau et firent 1800 prisonniers le 24 août 1944 – Un récit de René de BÉRAL publié dans un journal local.

François Locufier, compagnon d'évasion de Joseph Ceugnet a rejoint comme lui les Forces françaises libres, est sorti comme lui Aspirant de la promotion Corse et Savoie puis a rejoint la 2^e DB au Maroc. Ce récit, écrit par René de BÉRAL a été publié dans un journal local de Seine et Oise (Yvelines). Il met en évidence à la fois la démoralisation de certaines troupes allemandes mais aussi la volonté de certains Américains d'afficher à peu de frais de brillants faits d'armes.

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB

Le matin du 25 août 1944 à Rambouillet. La division Leclerc bivouaque et piétine dans le parc.²⁵ Seul un élément avancé a réussi à pénétrer dans Paris en se glissant entre les lignes. Le reste est arrêté, les Allemands occupant encore en force Trappes et la route nationale étant minée. Paris nous avait appelés au secours. Du fond de la Normandie, où nous avons achevé l'encerclement de la VII^e Armée allemande par la jonction que nous avons faite avec les Anglais descendant de Caen vers Falaise, nous avons foncé, le nez au vent, dans la direction de la capitale. Notre axe était Rambouillet, Saint-Cyr, Versailles...

²⁵ Le témoin indique que le 25 août la Division bivouaque et piétine dans le parc de Rambouillet. En réalité, seuls une partie des éléments réservés se trouvent encore à Rambouillet le matin du 25 août. Les 3 GT plus le détachement Morel Deville sont engagés au Sud-Ouest et au Sud de la capitale et ont atteint le 24 au soir, le Pont de Sèvres pour le GTL et La Croix de Berny pour le GTV qui est suivi par le GTD.

Le détachement avancé entré la veille dans Paris est le détachement Dronne, constitué de deux sections et de la section de commandement de la 9/RMT, de trois chars moyens de la 2/501eRCC et d'une section de la 13/3 BG.

Mais il avait fallu s'arrêter, tandis que le Génie s'acharnait sur la route, armé de ses « poêles à frire »...

Que faire en attendant ?... Rester sur place ?... Attendre ?... Cette situation convenait fort peu à beaucoup d'entre nous qui ne désiraient qu'une chose : « Bouffer du Boche ! ».

Un peu partout, des corps francs s'étaient formés. En cas de coup dur, on appelait les volontaires qui, la plupart du temps, étaient plus nombreux qu'il ne fallait.

Dans notre unité, un corps franc s'était aussi formé, comprenant surtout de très jeunes garçons...

Sur les huit hommes que comportait notre « commando », il y avait quatre évadés de France : le capitaine LAJUS qui, à 56 ans avait franchi à pied les Pyrénées et qui était toujours le premier à l'attaque ; le brigadier Boudier, âgé de vingt ans ; les soldats Guitton, qui s'était évadé de France à seize ans et qui avait passé huit mois au camp de Miranda avant de venir nous rejoindre au Maroc, de même que Seyler, à peu près du même âge.

Parmi les autres, l'aspirant Locufier sortait de l'Ecole des Cadets de Camberley²⁶ où on l'avait dirigé dès son évasion de France en 1941. Il était doté d'un cran certain. Le soldat Santi sortait d'un camp de concentration d'Afrique du Nord. Carémantrant était un jeune appelé du Maroc où son père était colon. Quant au dernier, c'était l'auteur de ces lignes qui, pendant la débâcle de 1940, avait été fait prisonnier près d'Amiens. Rapatrié sanitaire dans un convoi de grands blessés, il avait été soigné à Marseille, puis avait gagné l'Afrique du Nord où, de 1941 à 1943, il avait été condamné par deux fois par deux cours martiales différentes, l'une à Casablanca, l'autre à Oran, pour son activité gaulliste.

²⁶ Il s'agit de l'aspirant François Locufier sorti de l'Ecole des Cadets de la France libre et non de Camberley. De plus, après s'être évadé par Boulogne en compagnie de Roger Ceugnet dès 1940, il est resté à Londres en 1941 et ce n'est qu'au début de 1942 qu'il s'est engagé dans les Forces françaises libres et a été dirigé sur l'Ecole des Cadets. (CF récit Ceugnet – Un Lillois Cadet de la France libre)

Amnistié de ses travaux forcés dès l'arrivée du général de Gaulle, il avait tout d'abord travaillé avec le B.C.R.A., puis était parti dans l'aventure de la Division Leclerc...

Le matin du 23 août, le capitaine Lajus décida de gagner Paris par des chemins détournés. Il voulait avoir l'honneur d'y pénétrer un des premiers. Parti sur sa Jeep blindée avec son chauffeur Santi et l'aspirant Locufier, il fut suivi du scout-car de l'unité qui transportait le reste du « commando ».

Le capitaine se trouvait devant un dilemme : ou gagner Paris directement ou essayer de faire un coup de main en chemin. La tentation était grande des deux côtés... Que faire ? A quelle solution s'arrêter ? Bah, en route, on verrait bien...

A peine avions-nous fait quelques kilomètres qu'un paysan nous indiqua un nid d'Allemands qui tenaient la forêt. En un instant la décision fut prise : l'entrée à Paris disparut dans un mirage. Seule la capture des Allemands importait désormais. On partit pour Gif.

Mais la chance n'était pas avec nous. A peine étions-nous arrivés à l'endroit où devait se trouver l'ennemi qu'un civil nous apprit qu'ils avaient été faits prisonniers une heure auparavant par des Américains !...

- Et alors ? Où y en a-t-il d'autres ?...
- Je crois bien qu'à Palaiseau ou dans les environs...

Il n'a pas achevé que nous voilà repartis à fond de train.

Cet homme avait raison ; au fur et à mesure que nous approchions de Palaiseau, le nombre des Allemands qui « devaient » s'y trouver augmentait : 500, 1000, 1200. Tant mieux. Plus il y en aura, plus on s'amusera !

Palaiseau

A 17 h. 30, nous arrivons en trombe en pleine ville. Toutes les fenêtres sont closes : les gens qui nous regardent arriver n'ont pas l'air rassurés. Cela sent la poudre, un peu partout. Ça et là, des F.F.I. se promènent mitraillettes au bras ; ils ont l'air de vouloir aller à la pêche !

Une patrouille est déjà sur place. Elle est formée de deux half-tracks de la C.H.R. du R.M.T.

Pendant que le capitaine part dans sa Jeep reconnaître les endroits propres à une embuscade, notre scout-car stationne devant la mairie qui paraît être en ébullition. Des gens entrent, sortent sans arrêt...

A un moment donné, un piper-cub survole notre ciel. Il disparaît à l'horizon, suivi d'un autre dont l'arrivée est saluée par de nombreuses salves de D.C.A. Touché, il bat de l'aile, essaye de se redresser, et bientôt, pique du nez et tombe comme une pierre.

Les renseignements que nous recueillons sont les suivants :

Le « goum » ennemi semble formé d'environ 2000 hommes, qui doivent, selon les dires, attendre la nuit pour déboucher sur Palaiseau. De nombreux camions l'ont rejoint cette nuit et il possède plusieurs batteries d'artillerie.

Quant à la région sud, elle est également vide de troupes amies.²⁷

La patrouille du R.M.T. ayant reçu une autre mission impérative, liberté lui est rendue, et nous allons nous établir près de la ferme dite « des Granges », sur le débouché probable de l'ennemi.

Les armes? Deux mitrailleuses : une de 30 et l'autre de 50 ; 6 mitraillettes, deux revolvers et des grenades.

²⁷ En réalité, le sud de la région parisienne a été traversé dès le 23 août par le XXe Corps dont les unités de tête ont dépassé le 25 août Montereau et Sens. Par ailleurs, si les unités de combats de la 2e DB sont bien passées dans la matinée à l'Est et à l'Ouest de Palaiseau et mené des combats à Longjumeau, Massy, Antony et sur le plateau de Saclay, Palaiseau où aucun combat n'a été mené alors, a été laissée à la charge des unités de soutien et/ou de logistique. C'est la raison pour laquelle en fin d'après-midi on retrouve engagés des éléments de la CCR/RMT et de l'ERHR du GER XV. (Source Fond Leclerc)

En ce qui concerne la liaison, nous n'en avons aucune, bien que nous possédions notre poste de radio, car nous n'avions ni les indicatifs, ni le code du jour.

Vers 18h30 deux voitures, montées par des F.F.I. et deux officiers allemands porteurs de drapeaux blancs, vinrent annoncer la reddition des troupes ennemies, spécifiant qu'elle ne serait faite qu'à des troupes régulières. Ils ajoutaient que le commandement allié venait d'en être informé.

Les opérations devant rendre effective cette reddition furent alors entreprises par nous. Poussé en avant par trois canons de mitraillettes dans les côtes, l'Oberleutnant avançait, tenant à la main un vaste linge blanc que l'auteur de ces lignes lui avait enjoint, un peu rudement peut-être, de tenir bien en évidence.

C'est dans cet appareil que nous apparûmes, après avoir franchi un chemin de chèvres, sur le plateau d'Igny où les Allemands grouillaient comme des punaises.

Entre temps la garde des deux véhicules — Jeep et scout-car — avait été confiée aux chauffeurs respectifs Santi et Boudier.

La reddition

Les opérations de reddition furent menées à bien, malgré nombre d'incidents qui purent faire craindre, à un moment donné, que l'ennemi ne se ressaisit : refus de certains éléments de se rendre à des Français — dont ils avaient peur — préférant le faire, à des Américains ; premier contact avec l'une des compagnies, marqué par l'armement des fusils ; prétention d'un commandant de bataillon à certaines conditions de traitement pour ses hommes auquel il fut répondu de la façon que l'on devine... ; tentatives de fuite auxquelles il ne fut mis fin qu'en abattant trois hommes, en présence des autres encore en armes ; enfin, commencement de destruction de matériel. Toutes ces entreprises de résistance furent stoppées par des interventions énergiques, parfois brutales.

L'on pourra s'étonner de la facilité avec laquelle les Allemands se rendirent. La vérité est qu'ils se croyaient cernés et n'estimaient pas notre effectif à moins de deux compagnies, Nous n'aurions eu garde de les dissuader et au contraire, faisons tout ce qu'il nous était possible pour les fortifier dans cette idée. Nous-mêmes, disions-nous, n'étions qu'un détachement de pointe !...

S'ils avaient su ! ...

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'un désarmement tout au moins partiel eut lieu.

Ce fut alors que le, capitaine Lajus, apprenant la présence du commandant Laferrière, se présenta à lui. Cet officier supérieur avait été délégué de Paris, après la capitulation du général Von Choltitz, pour effectuer la reddition des troupes de Palaiseau qui faisaient partie de la garnison du « Gross Paris ».

Le commandant Laferrière, accompagné de son seul chauffeur et de l'aspirant Locufier, fit rassembler un premier convoi de prisonniers sur leurs voitures. Il les emmena immédiatement à Versailles, accompagné du scout-car et de deux hommes de notre détachement, toutes armes braquées.

Deux autres convois d'environ six cents hommes furent emmenés simultanément à pied à Igny par deux hommes du détachement restant. Ces prisonniers furent réclamés — on ne sait trop pourquoi, puisqu'elle ne faisait que d'arriver ! — par une colonne américaine qui se trouvait de passage en cet endroit.

Toujours dans, la soirée, un quatrième convoi de quatre officiers et d'environ trois cents hommes fut conduit dans leurs propres camions, par le capitaine et son chauffeur, à Versailles.

La nuit

Le reste de la force ennemie, soit environ l'effectif de plus d'un bataillon avec les officiers qui le commandait, fut gardé sur place par l'aspirant et trois hommes du détachement à partir de 22 heures.

Nous les avons fait ranger en cercle et, afin de les mieux surveiller, les avons éclairés d'un grand photophore que nous avons trouvé sur les lieux. La garde devait être incessante de même que notre vigilance, car les prisonniers se trouvaient à portée même de leurs armes... La

moindre, distraction de notre part pouvait nous coûter cher, et dans cette nuit d'encre la surveillance n'était guère commode.

A nous quatre, nous eûmes à patrouiller toute la nuit autour de l'énorme tas informe que représentait le millier de prisonniers. Toute la nuit, nos nerfs et notre attention furent tendus comme jamais encore ils ne l'avaient été. Mais tout se passa bien. Les Allemands avaient accepté leur sort et ne réagissaient pas. Nous étions tous bien décidés cependant à vendre chèrement notre peau au cas où une réaction, de quelque ordre que ce fût, s'était produite,

Quant aux F.F.I. qui disaient venir nous épauler, ils ne firent leur apparition... qu'au matin. Prudemment l'un derrière l'autre, ils émergèrent sur le plateau d'Igny, prêts à disparaître au cas où ils auraient été mal reçus. Nous leur remîmes les prisonniers et reprîmes la route de Paris.

D'après les renseignements fournis par le lieutenant allemand qui commandait le bataillon d'infanterie installé au lotissement D'Igny Palaiseau, l'ennemi avait assez de carburant pour prendre la route, mais connaissant l'occupation de la ferme des « Granges » il avait cru à des forces importantes établies au sud de Palaiseau, alors qu'il n'y en avait aucune.

C'est ainsi que huit hommes de la division Leclerc firent prisonniers, le 25 août 1945, sur le plateau d'Igny 1.800 Allemands et capturèrent, en plus de 30 pièces de D.C.A. et D.C.B., une invraisemblable quantité de matériel de toute sorte, à l'aide d'une simple Jeep, d'un véhicule de combat, deux colts, deux mitrailleuses, six fusils-mitrailleurs et des grenades.

--000--

Ce texte de René de Berval est paru dans un journal local paru le 28-5-1945 dont le titre n'a pas été conservé.

Un autre récit plus précis de la reddition de Palaiseau a été rapporté dans le N° 17 de la revue "CARAVANE"

EN MARGE
DE LA LIBÉRATION
DE PARIS

*Comment huit hommes
de la Division Leclerc*
dégagèrent Palaiseau et firent 1.800 prisonniers
le 24 août 1944

PAR RENÉ DE BERVAL

LE matin du 25 août 1944 à Rambouillet. La division Leclerc bivouaque et piétine dans le parc. Seul un élément avancé a réussi à pénétrer dans Paris en se glissant entre les lignes. Le reste est arrêté, les Allemands occupant encore en force Trappes et la route nationale étant minée. Paris

Souvenirs de la 2^e DB de JP Lavoix

Jean-Paul Lavoix est l'un des cinq garçons qui s'étaient illustrés en rejoignant l'Angleterre en septembre 1941 en traversant la Manche en canoë. Il avait alors 17 ans. Affecté à l'Ecole des Cadets de la France libre, il a été victime d'ennuis de santé et a dû interrompre à deux reprises sa formation. Au final, il a renoncé à suivre le cours d'aspirant, a suivi une spécialisation en transmission et a été affecté à la compagnie de transmission de la 2^e DB. Il raconte ici ses souvenirs de la campagne de France

Au mois de mai 1944, j'ai été envoyé en stage de transmission dans un régiment anglais (211 à Kenk training), puis de là j'ai été affecté à la 2^e DB en tant que radio, sans doute le moins bon en tant que radio, mais celui qui maîtrisait le mieux l'anglais.

Le débarquement en Normandie

Après, nous sommes arrivés sur un Liberty-ship qui devait être le "Alfred Cossur" en tant que héros de l'indépendance hongroise.

La première opération était de transvaser le matériel depuis les cales du navire jusque sur le chaland de débarquement.

Au début, parce que les vagues étaient assez fortes, nous avons dû sauter lestement par les filets échelles du liberty-ship vers les chalands de débarquement.

Nous étions deux jeunes appelés²⁸ aguerris.

Et à un moment nous avons dû remonter pour décrocher un vieil adjudant colonial qui était resté paralysé – C'était pas un breton celui-là! On a dû monter à deux pour le redescendre.

A un moment je me suis fait plus ou moins coincer par une remorque contre le mur et je suis parti demander un verre d'eau à l'équipage. Cela m'a permis de discuter et de les baratiner parce qu'ils trouvaient

²⁸ En réalité, engagés volontaire et non pas appelés, au moins pour JP Lavoix. A cette date les seuls appelés étaient ceux "appelés" en Afrique du Nord

que la mer était un peu forte pour aborder, ils avaient peur de s'esquinter.

En leur montrant que d'autres barges de débarquement y allaient, ils se sont décidés enfin à aborder

Comme les copains qui étaient là m'avaient vivement encouragé à demander pourquoi on n'y allait pas j'étais redescendu le dernier de la barge.

Comme j'étais un des seuls qui savait un petit peu d'anglais, le lieutenant me demande, alors que toute la compagnie était rangée bien gentiment dans un pré : « Tenez Lavoix il y a une pancarte là, regardez ce qu'il y a de marqué dessus »

Je lis la pancarte et je leur dis « apparemment, vous êtes assis sur un champ de mines »

Enfin il n'y a pas eu de dégât, sans doute ça avait déjà été déminé.

Nous étions sur Utah Beach et nous sommes partis en direction de Sainte-Mère-Eglise vers un petit patelin qui s'appelle Vesly où nous devons nous regrouper

Les premiers journalistes débarqués en France célébraient combien était douce et combien sentait bon la terre de France. En réalité, il était déjà de nuit et nous avons traversé un paysage fantomatique de ruines plein de vaches le ventre en l'air et qui sentaient la charogne.

En fait de poésie, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus extraordinaire.

Regroupés à Vesly, nous avons voulu voir le paysage pour nous apercevoir que l'Eglise avait été piégée et qu'il y avait des tas de fils et des tas de mines. Nous sommes donc restés auprès de nos véhicules

Bivouac à La Haye-du-Puits.

Puis nous sommes remontés en traversant tout le Cotentin vers Avranches où le front avait été percé par Patton. De là, nous sommes remontés sur Alençon où nous avons passé une nuit.

Bivouacs à Saint-James, Auvers-Le-Hamon, Ballon et Alençon.

Les Allemands avaient envoyé des avions de reconnaissance et comme la DCA contrairement aux instructions données avait commencé à ouvrir le feu, les Allemands ont compris que nous étions

là et du coup, ils nous ont lâché un certain nombre de perlouzes. Enfin il n'y a pas eu trop de dégâts, sauf quelques culottes qui ont été mouillées car il y en a quelques-uns pour qui c'était le baptême du feu et qui ont eu de mauvaises réactions

De là nous sommes remontés sur Sées, Montmerrei.

Il y a un endroit au cours de nos étapes (ce devait être Ballon), où nous avons trouvé une petite rivière, comme on commençait déjà à être crasseux, on a voulu se baigner jusqu'au moment où des impacts sur une vieille barque à côté de nous ont frappé. Il y avait un sniper quelque part qui s'amusa à faire un carton sur nous.

Nous n'avons donc pas insisté outre mesure dans la baignade et nous avons rejoint nos véhicules. De là nous sommes remontés à Sées, puis Montmerrei. où là, le lendemain un groupe de chars allemands a commencé à arriver, mais comme ils n'avaient plus de carburant, ils ont été capturés.

C'était une époque où il faisait très beau. On bivouaquait malheureusement, sous les pommiers et il y avait des tas de pommes qui vous faisaient mal au dos et périodiquement, quand il y avait un bruit suspect il y avait une rafale de mitraillette qui partait et une réponse qui jaillissait « hé joue pas au con ! »

C'étaient les premiers incidents de la Campagne de France.

Mon rôle a été très modeste car en fait j'ai surtout servi d'interprète à ma compagnie puisque j'étais un de ceux qui baragouinait le plus l'anglais, mon rôle était surtout de visiter les camps de récupération où les Américains nous laissaient prendre ce dont nous avons besoin, ce qui nous a permis de rééquiper pas mal d'anciens FFI ou les volontaires qui s'engageaient.

En réalité j'ai plus servi à soustraire le maximum de choses aux Américains qu'à mener de brillants combats contre l'ennemi.

Après la bataille de Normandie où la 2^e DB a participé honorablement, ça été la marche sur Paris.

La marche vers Paris, ça été surtout dans un nuage de poussière. C'est en arrivant à Trappes où tout avait été massacré par les Américains,

que nous avons pris conscience qu'il y avait eu quand même pas mal de dégâts.

Puis nous sommes arrivés le soir dans le pavillon du parc de Sceaux²⁹ dont nous sommes sortis en escaladant les grilles parce que l'on ne voulait pas nous laisser sortir.

Cela m'a permis de téléphoner à tante Raymonde qui pas démontée du tout a dit « Ah je pensais bien qu'on vous reverrait bientôt ».

Quand nous sommes revenus dans le parc, là, pour rentrer il n'y avait pas de problème. Le seul problème c'était le paquet de minettes qui tenaient à honorer les soldats.

Nous avons dû nous frayer un chemin en faisant du bouche à bouche et en déplaçant les demoiselles qui venaient nous féliciter et nous encourager, pour prendre la suivante, la faire pivoter et ainsi de suite. Nous avons donc dû nous frayer un chemin, non pas sabre au clair, mais bouche tendue.

Le lendemain, nous sommes rentrés dans Paris au petit matin acclamés par les foules et nous avons été rejoindre la place des Invalides où nous sommes restés cantonnés quelques jours.

Par la suite, nous sommes rentrés quand même nous cantonner dans l'Hôtel des Invalides.

Au tout début, pour nous laver, nous avons pu nous laver grâce aux gens du métro qui nous ont ouvert la station pour nous nous permettre d'utiliser leurs toilettes. Là j'en ai profité pour aller dormir quelques nuits dans un lit puisque j'étais à quatre cent mètres de chez tante Raymonde, rue Madame et visiter avec ma cousine Hélène Paris que je ne connaissais que très peu car je n'y avais fait que quelques brèves incursions avant la guerre.

Puis il y a eu une floraison de FFI avec des voitures soit disant réquisitionnées avec des tas de drapeaux jusqu'au moment où les Allemands sont revenus bombarder et que le FFI a disparu

²⁹ D'après la liste des bivouacs, il s'agirait plutôt du parc de Rambouillet ou de celui de St-Cloud

mystérieusement tandis que la deuxième DB participait aux combats du Bourget.

Puis, au mois de septembre, une fois ravitaillés, nous sommes repartis vers la Lorraine et c'est là que j'ai eu mes vingt ans, dans un fossé, quelque part probablement dans le département de l'Aube au nord de Troyes et puis nous sommes arrivés vers *Very-Villers et Dammartin* qui avaient subi les combats de la guerre de 1914.

Nous y sommes restés quelques temps alors que la Division patinait un petit peu, puis il y a eu l'opération sur Baccarat et la foncée (ou chevauchée) sur l'Alsace et sur les Vosges.

Le souvenir le plus mémorable, c'est lorsque nous sommes arrivés à *Phalsbourg*, nous avons fait la connaissance du vin blanc par des gens charmants qui nous ont mieux reçus



que dans la Sarthe où les gens essayaient de ne nous donner que des verres d'eau. De là nous sommes redescendus vers *Blaesheim* où nous sommes restés cantonnés quelques temps tandis que l'aviation alliée bombardait les dernières résistances du coin sur les forts de Mutzig.

Puis ça été l'entrée dans Strasbourg, la contre-attaque de Rundstedt qui a fait qu'au moment où nous partions au repos, nous sommes remontés vers Eywillers. Finalement tout s'est bien passé. C'est là que nous

avons acheté à 4 un veau ce qui nous a permis de manger des escalopes durant 8 ou 10 jours ; comme la température était voisine de moins 24 degrés, nous n'avons eu aucun problème de conservation.

Puis nous sommes redescendus vers Ebensfeld(?) où nous avons encore été bombardés la nuit par les Allemands.

Puis finalement après la contre-offensive de la 2^e DB, nous sommes redescendus vers Châteauroux où nous avons retrouvé les casernes et la tradition militaire française, c'est-à-dire que ce n'était pas brillant.

De là j'ai été détaché à Lyon au centre de perception du troisième corps où il fallait pointer les caisses que les Américains livraient pour la reconstitution de l'Armée française et mon rôle était surtout de trouver toujours qu'il manquait une caisse de façon à ce qu'ils en mettent un petit peu plus et qu'on en ait davantage.

Puis l'Armistice est arrivé et comme l'état d'esprit que l'on rencontrait était de plus en plus militaire, dès qu'est parue la première note de service permettant la démobilisation des Français libres, du 22 juin 1945, je me suis empressé d'en profiter. J'ai dû quitter la 2^e DB le 26 juin 1945. J'étais venu pour la libération de la France, pas pour l'état militaire.

Durant la dernière période, la 2^e DB avait mené la campagne d'Allemagne et d'ailleurs sur mon livret militaire je suis marqué comme ayant fait la campagne d'Allemagne alors qu'à cette époque, j'étais à Lyon... ce sont les surprises de l'armée.

Un paradoxe qui était marrant : quand nous sommes entrés en France, donc au contact avec l'ennemi, nous avions une solde moins élevée qu'en Angleterre car selon les réglementations de l'armée française, en Angleterre, c'était un théâtre d'opération extérieur alors qu'en France c'était un théâtre d'opération intérieur.

--000--

Les bivouacs de Jean-Paul Lavoix -

notés sur un petit carnet

Bivouacs 1944 - 1945		43
X	Road Hull to Rochester c	7/44
1	D 12. (N/Borchester) england c	7/44
2	South Hampton (embourgeoisement) c	7/44
3	ALFRED KOSMIV. (délivré z hij) c	7/44
4	Vely (près la Haise du fuit) c	8/44
5	S ^t James c	8/44
6	Amers - b. Hamon c	8/44
7	Ballon c	8/44
8	Alanson c	8/44
9	Montee. c	8/44
10	Mormuse c	8/44
11	c	8/44
12	Rambouillet c	8/44
13	S ^t Cloud c	8/44
14	Garis esplanade de maraich. c	8/44
15	Carène duplexi c	9/44
16	Gizey c	9/44
17	(Gis Bar/1 aube) c	9/44
18	Doulaincourt. c	9/44
19	Viecourt PCP c	9/44
20	Contesseville PLP	9/44
21	Mathaumont PCP	9/44
22	S ^t Bonigt PCP	9/44
23	Genivillers PCA	9/44
24	Magen PCA	9/44
25	Genivillers PCA	10/44
26	Mamelflin (otoclandite)	11/44

Les bivouacs de Jean-Paul Lavoix

27	Gelincourt (Standardchite)	11/44
28	Baccarat PCA	11/44
29	Gerbillon B	11/44
30	Cirey B	11/44
31	Chalsbourg B	11/44
32	Sarain B	11/44
33	Mitstein B	11/44
34	C	12/44
35	Erstein C	12/44
36	Sand GTV	12/44
37	Ehl. GTV	12/44
38	Bolsenheim GTV	11/1/45
39	Byrillen GTV	3/2/45
40	Bischhoffheim GTV	18/1/45
41	Selbst GTV	23/1/45
42	Blaesheim GTV	5/2/45
	Germisheim	9/1
43	Garis	9/2/45
44	Donai	10/2/45
45	Garis	22/2/45
46	Sanelbourg	26/2/45
47	" C	27/2/45
48	pin chalmont C	29/2/45
49	Bonny /s/ loir C	7/3/45
50	Chateauroux C	2/3/45
51	Garis	17/3/45
52	Chateauroux C	22/3/45
53	Garis	18/4/45

Les bivouacs de Jean-Paul Lavoix

54 Lyon SCA	20/4/45
55 Givors	6/5/45
56 Donai	6/5/45
57 Gavis	9/5/45
58 Lyon (La Doua) SCA	17/5/45
59 Gavis	25/5/45
60 Maison La Fayette	29/5/45
61 Montéran	30/5/45
62 Madette c	31/5/45
Gavis	16/6/45
64 Charlott c	16/6/45
69 Gavis	17/6/45
64 Marlott	19/6/45
65 Gavis	21/6/45
Gavis le 27/6/45 Démobilisé	
c affectation campagne	
PCP	PC principal
PCA	PC avant
B	Bugle
GTV	groupe tactique V
SCA	3 ^{ème} corps d'armée

Une lettre de Gustave Lespagnol

Gustave Lespagnol est l'un des premiers volontaires partis de Bretagne en 1940. Il a connu Brimbach, Rake Manor, Malvern et est sorti Aspirant de la promotion "Libération", la première promotion des Cadets, en juin 1942.

Après la guerre, André Casalis est entré en relation avec la famille de Gustave Lespagnol et a eu connaissance des courriers que ce dernier avait adressés à sa famille. Trois de ces courriers ont été partiellement retranscrits dans le livre qu'André Casalis a consacré aux Cadets Morts pour la France "Destins Brisés".³⁰

Nous retranscrivons ici la lettre qu'il écrit depuis Paris, la première depuis qu'il est en France.

" Puissent ces quelques lignes te parvenir rapidement. Tu as dû savoir d'une façon ou d'une autre, radio ou journaux, la part que nous avons prise à la libération de la capitale. Après pas mal de combats en Normandie, un jour nous sommes partis à toute vitesse en direction de Paris. Tu devines l'impatience de tout le monde et enfin les abords immédiats de la grande ville. Au loin la Tour Eiffel, mais ce fut là le plus dur. Les boches s'y sont accrochés obstinément et ont essayé de nous arrêter ce qui a d'ailleurs complètement échoué et pour compenser cela, l'accueil du peuple parisien. Malgré notre fatigue, nous n'avions pas dormi depuis deux jours. Malgré la poussière qui nous brûlait les yeux rien ne vaut une minute pareille : ces instants ne s'oublient pas. Mon char était plein de fleurs, des bouteilles sortaient de partout et c'est à une halte que j'ai bu ma première coupe de champagne qu'une jeune femme est venue m'offrir. Je voyais mes équipages arrachés des chars et embrassés par tous : hommes, femmes, enfants. C'était du délire et je ne crois pas que l'armistice sera célébré avec plus de joie.

Actuellement nous goûtons ici un repos que d'aucuns qualifient de bien mérité. Personnellement, je sens une autre aspiration : celle de

³⁰ André Casalis a retracé la campagne de France de Gustave Lespagnol à travers les journaux de marches de la 2^e DB. Son texte constitue un véritable journal de la DB et sera prochainement numérisé par l'association.

connaître de nouveaux horizons, de larguer les amarres une fois de plus, Mais cela me permet de faire la connaissance de Paris. Quelle ville ! Vraiment, seul le génie français a pu construire une telle cité. D'ailleurs les Américains n'en reviennent pas de se trouver dans Paris. Malheureusement c'est le Paris de guerre, tout est fermé et il est plein de vélos ce qui rend la circulation d'autant plus difficile en voiture. (..) Je ne me préoccupe pas de te demander si tout va bien, là-bas, dans ma vieille Bretagne.

Et depuis, j'ai mené mes hommes au combat, le plus grand honneur qui existe : celui de commander ses semblables au feu (...) Ils ont été splendides en toutes occasions. (...)"

-000-

Prise de poste à la "Nueve" (Michel Iriart)

Le texte qui suit provient d'une interview publiée dans un journal argentin en langue espagnole et ultérieurement repris sur le site des Français libres .

Il retrace la vie de Michel Iriart depuis son départ d'Argentine jusqu'à la fin de la guerre avec en particulier le récit étonnant de son incorporation dans la 2^e DB.

Né à Buenos-Aires, au cœur du quartier de Almagro le 25 février 1920, ce fier descendant de Basques français est le fils d'un éminent journaliste français arrivé dans sa jeunesse en Argentine, devenu Directeur de l'Agence Havas de Buenos Aires (laquelle deviendra plus tard l'agence France-Presse) et décédé en 1967.

Quand commence la seconde guerre mondiale, Michel Iriart a jusqu'ici mené une "existence ordinaire". Il a étudié le Droit, a fait quelques expériences de jeunesse dans le journalisme et participé aux activités de la collectivité Française en Argentine. Tout va changer d'un coup.

Après l'invasion allemande et la chute de Paris, arrive à Buenos Aires l'appel enflammé que le général de Gaulle lance le 18 juin depuis Londres aux Français du monde entier qui ne se résignent pas à la défaite et veulent continuer le combat.

Il contacte alors le Comité de Gaulle de Buenos Aires qui se trouvait rue San Martin, se présentant comme volontaire pour combattre. « *Je me suis engagé dans ce comité local rappelle Iriart, mais je ne voulais pas gêner mon père qui à l'époque travaillait pour l'Agence Havas, et je ne le dis ni à lui, ni à personne.* »

Après plus d'une année de collaboration au Comité de Gaulle, on l'envoie en Angleterre pour recevoir une instruction militaire. « *Pour ma part, j'étais sur un navire qui naviguait seul, chargé d'Anglais et de Polonais résidant en Argentine qui voulaient tout comme moi aller combattre les Nazis.*

Nous sommes arrivés aux Bermudes et en les quittant, un sous-marin allemand nous a torpillés. Un navire nord-américain nous a ensuite

emmenés à New-York, puis de là nous sommes allés à Halifax où nous avons embarqué, cette fois au milieu d'un convoi de 99 navires dont 83 étaient des pétroliers qui amenaient du pétrole aux Russes à Arkhangelsk. Nous étions une invitation flottante au désastre. Un des navires fut torpillé et notre navire fut attaqué par des Fokker-Wulf 190 de la Luftwaffe. Finalement, notre navire quitta le convoi et arriva à Southampton où nous avons pu débarquer.

Là, on n'acceptait pas tout le monde. Les Anglais se méfiaient beaucoup des nouveaux arrivants. Aussi, on nous mena à Patriotic School, un centre de renseignement où eurent lieu les premiers interrogatoires. De là, on m'emmena dans un autre centre d'où je fus autorisé à rester en Angleterre.

L'étape suivante fut un grand camp militaire, le camp principal de l'armée de de Gaulle, où je fus affecté à un bataillon de soldats venant de Madagascar. Un jour, par hasard, le commandant en chef du camp me vit et me demanda d'où je venais et ce que je savais faire. Je lui répondis que j'étais étudiant en droit. « Et qu'est-ce que vous faites là ? » me dit-il. Immédiatement, il appela un sergent et lui ordonna d'écrire un ordre de transfert à l'Ecole militaire française où l'on m'emmena immédiatement.

J'ai passé deux ans dans cette académie militaire qui était située près de Birmingham, dans la commune de Bewdley. C'est le jour du débarquement de Normandie, le 6 juin 1944 que j'ai été promu Aspirant. »

De Bewdley, il garde un souvenir ému lié au légendaire général de Gaulle dont il est resté un admirateur inconditionnel jusqu'à ce jour. Pour de Gaulle, se souvient-il, je l'ai rencontré à l'Ecole militaire. Je l'ai salué et je lui ai dit que je venais d'Argentine. Il m'a promis qu'un jour il viendrait dans mon pays (Ce qu'il fit en 1964).

Michel Iriart se garde de donner des accents héroïques à un récit qui s'abstient autant de la pédanterie que d'humilité.

Il semble ne pas réaliser qu'en fin de compte, son histoire constitue un morceau des dernières guerres romantiques, d'une époque qui a pris fin au milieu du XXe siècle avec les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki.

Ainsi, il raconte sur un ton ordinaire que deux semaines après le jour J, il atteignit le sol français « les Allemands étaient encore là, à Bayeux, la ville de la Tapisserie ».

Comme je parlais espagnol, anglais et français, on m'affecta comme officier de liaison entre le Général Bradley qui commandait les troupes nord-américaines dans le Cotentin et le Maréchal Montgomery qui était à Caen. Je me déplaçais en moto et je portais des messages qui paraissaient très importants dans une petite sacoche.

Une fois, comme je n'avais pas de mission, le commandant en second de l'Ecole militaire me dit que je perdais mon temps et m'emmena avec lui. Il me confia que nous devions aller dans une ville proche de Paris. Plus tard, il me précisa qu'il venait de voir de Gaulle et qu'il portait des directives pour Georges Bidault, le Président du Conseil National de la Résistance.

Cette même nuit, nous allâmes en Jeep, moi et mon commandant, de Cabrol, un cavalier fameux, noble et officier de cavalerie. Il est entré dans le bureau où se trouvait Bidault. Pour moi, je restais en dehors, dans l'antichambre avec la secrétaire que l'on surnommait « Crapote » et qui plus tard a épousé Bidault. Cette dernière, m'a montré sur une carte déployée sur une table à quel endroit nous devions aller. Le jour suivant, ce fût la libération de Paris où j'entrais avec le gros de la troupe de Leclerc.

Le jeune lieutenant Iriart se lassant d'aller ici et là à moto, les nazis ayant fait leur reddition à Paris, il fut affecté de façon provisoire dans un bureau situé à quelques mètres de la place Vendôme.

Le responsable était le commandant Lambert, un architecte qui avait habité à Hollywood et qui était très ami avec Marlène Dietrich qui venait d'arriver à Paris. Il m'a demandé de l'accompagner et de la guider dans Paris parce qu'il n'en avait pas le temps. Elle était logée au Ritz. J'arrivais dans la voiture de mon commandant, une automobile ordinaire, mais portant l'insigne de la croix de Lorraine sur ses portières. Lorsqu'elle la vit, Marlène Dietrich, s'agenouilla pour embrasser l'insigne de la France libre, sans tenir compte de toute la foule présente pour la voir. En dehors des anecdotes, ces tâches se suivaient sans me plaire et je demandais à être transféré au front.

Un sous-officier me conduisit jusqu'en Lorraine et se présenta au fameux chef Raymond Dronne :

Mon colonel³¹ – lui dit-il – voici le lieutenant Iriart qui a été affecté à votre compagnie.

Dronne nous a regardé et a répondu : « *je n'ai demandé personne : Qu'il retourne d'où il vient.* » Comme il pleuvait et qu'il y avait beaucoup de boue, cela ressemblait à la guerre de 14.

Le sous-officier lui a demandé la permission d'attendre pour repartir que la tempête s'arrête. Dronne a accepté et nous sommes restés pour dîner.

Durant le repas, il a voulu savoir d'où je venais parce qu'il avait remarqué que j'avais un accent peu commun. Comme je lui déclarais que j'étais Argentin, il est devenu comme fou : « *Argentin, donc tu parles espagnol ! Tu prends en charge immédiatement la troisième section.* »³²

Le chef de la troisième section, Portère, était gravement blessé et les soldats de la 9^e compagnie étaient presque tous Espagnols, raison pour laquelle on l'appelait « la nueve » en espagnol.

Le lendemain matin, selon la coutume des troupes françaises, on réunit la compagnie et le chef me présenta comme nouveau chef de la troisième section. Je faisais figure de jeunot et j'étais un peu gêné parce que c'étaient des anarchistes, combattants qui avaient fait la guerre civile espagnole. Avant que la formation ne se disperse, je leur demandais de rester quelques instants

En français, je leur indiquais que j'étais très fier d'être à la tête d'une troupe si glorieuse et que puisque parmi eux il y avait des Espagnols, je leur parlerai en espagnol puisque j'étais Argentin.

³¹ A cette date, Raymond DRONE est capitaine

³² Le journal de marche du III/RMT de Serge Borochovitich rapporte en effet, que le sous-lieutenant Portère affecté le 5 décembre 1944 prend le commandement de 2e section. Il est blessé face à Grussenheim (carrefour 177 Sud) le 27/01/1945 et remplacé par l'aspirant Peters qui conserve le commandement de la section jusqu'au 20/02/1945, date à laquelle il le cède à l'aspirant Iriart affecté ce jour-là à la compagnie. La passation semble avoir eu lieu à Arraincourt (57), où est cantonnée la 9e compagnie.

Les visages s'éclairèrent et comme plusieurs avaient de la famille en Argentine, nous nous découvrîmes des relations communes. Je reste en correspondance avec quelques-uns d'entre eux. Ceux qui survécurent sont allés surtout à Barcelone.

Combien d'hommes commandiez-vous ?

La troisième section comptait 60 hommes et faisait partie d'une compagnie de 180, sous le commandement de Dronne, un des officiers les plus admirables de la France libre. Un homme très cultivé. Nous



étions en Lorraine, mais de là, nous sommes allé jusqu'à Strasbourg puis nous avons ensuite été en Allemagne. Pour traverser le Rhin, nous avons dû nous débrouiller avec nos propres moyens parce que les ponts étaient coupés.

Nous sommes allés jusqu'à un endroit appelé Inzell, près de Berchtesgaden et là, nous avons eu une grosse affaire, une attaque des SS qui nous provoqua pas mal de pertes. Un des

tués était mon ordonnance, Tolka Bolgoff, fils de russes blancs résident en France. Il avait 18 ans et c'était six heures avant la fin de la guerre.³³

³³ Le journal de marche du III/RMT de Serge Borochovitch, signale la mort de Bolgoff Anatole le 4/05/1945 de la 2e section, tué lors des combats pour la prise du pont à la sortie sud d'Inzell (soit 3 jours avant la signature de la capitulation allemande).

En continuant à avancer, nous avons rencontré les Américains qui comme vous le savez voulaient toujours être les premiers. Le capitaine américain était un parachutiste. Il me dit qu'il venait nous relever et que nous avions très bien travaillé. Sûr que nous avons bien travaillé. Ils ont avancé d'un kilomètre et se sont heurtés à un poste allemand. Alors, ils sont revenus nous demander d'être à l'avant-garde "parce que nous connaissions mieux la région".³⁴

La question était de savoir quel drapeau serait le premier à flotter sur le nid d'aigle n'est-ce pas?

Je savais que les Américains poursuivaient l'idée d'arriver les premiers à la maison d'été de Hitler, aussi, j'ai ordonné à mon second de prendre la moitié des hommes, ceux qui étaient les plus fatigués et de nous suivre à distance en empêchant les Américains de passer.

Les Américains nous demandèrent de ne pas trop nous éloigner et étaient convaincu que nous ne le faisons pas parce que ceux qu'ils voyaient étaient mes retardataires qui étaient à un ou deux kilomètres derrière nous.

La maison d'Hitler était un peu abîmée parce que les Anglais l'avaient bombardée le 24 avril. Je crois et que nous étions le 5 mai. Dans un couloir, nous avons trouvé un officier allemand qui s'était suicidé. Nous l'avons occupée, nous avons déployé le drapeau français³⁵ et regroupé les troupes françaises de tous les côtés.

L'Américain s'est mis en colère et a juré qu'il allait me tuer.

Pour cette raison, on m'a transféré sur une autre aile. Nous faisons partie de l'armée américaine. La Division Leclerc, bien qu'elle comporta vingt-six mille hommes³⁶ faisait partie de la troisième armée

³⁴ L'anecdote n'est pas confirmée par les historiens. Tous les écrits indiquent que les Américains de la 3e DIUS arrivés à Berchtesgaden n'ont pas pris conscience immédiatement de l'existence de l'Obersalzberg où se trouvait le Berghof. A son arrivée, le capitaine TOUYERAS de la 33e Bie du XI/64eRADB demande l'autorisation « d'aller voir ». Arrivé au Berghof, il rend-compte et la section Messiah (12e compagnie) est envoyée en renfort. Le journal de Serge Borochovitch, ne mentionne pas la participation de la 9e compagnie à cette expédition.

³⁵ En réalité, c'était un drapeau hollandais!

³⁶ Le chiffre de 26000 n'est pas confirmé par la Fondation Leclerc dont l'annuaire ne comportait que 19515 nom en 2021.

de Patton. Ensuite, comme les Américains ne nous voulaient plus dans cette partie de l'Allemagne, nous sommes rentrés en France par la Sarre.

Une fois la guerre terminée, Michel Iriart a poursuivi sa carrière militaire en Indochine mais le capitaine Iriart quitte finalement l'armée fin 1946.

De retour à Buenos Aires, sa ville natale, il pousse la porte de l'AFP où le directeur Basile Tesselin, un des fondateurs de l'Agence, l'engage. Michel Iriart connaissait bien la maison, car son père était, dans les années 1920 et 1930, le N.2 du bureau de Buenos Aires de l'agence Havas, ancêtre de l'AFP.

Il a notamment dirigé les bureaux de Mexico, Buenos Aires et Santiago de l'Agence. De là, il partait en reportage dans les autres pays de la région.

-000-

Patrouille mortelle à Doncières (Torrès)

S'engager dans la France libre, c'était être prêt au sacrifice. Et pour certains comme Georges Torrès, il s'agit bien du sacrifice suprême, sans gloire, dans une opération "de routine".

Georges Torrès est le fils de Henry Torrès grand avocat politique qui durant la guerre anime à New York le journal gaulliste France-Amérique. Refusant de rester inactif, Georges Torrès rejoint la France libre depuis le Brésil où il était réfugié. Il suit en partie les cours de l'Ecole des Cadets, puis craignant que la formation ne dure trop longtemps pour lui permettre de prendre part aux combats, il s'engage dans la 2^e DB.

Le récit de sa dernière patrouille est extrait des mémoires de l'officier qui le commandait, le chef de bataillon Aimé TEISSEIRE (alors adjudant- chef)

Nous sommes en position à Doncières (Vosges). De nombreuses patrouilles sont effectuées. Des obus tombent parfois dans le village.

Je reçois l'ordre d'envoyer une patrouille pour savoir si l'ennemi a ou non décroché. Je demande si l'on peut attendre la nuit, mais le commandement veut avoir le renseignement de suite.

Je prends le commandement de la patrouille que je scinde en deux échelons. Nous avançons en "perroquet" vers le Château de Villers que tiennent ou tenaient les Allemands. Arrivés à proximité, je laisse l'élément de gauche en protection. Nous nous avançons avec l'autre élément jusqu'à la dernière petite crête. Le terrain est découvert entre le château et nous; il y a simplement des herbes dans le fond de l'espace qui nous sépare.

Nous observons à la jumelle; aucun indice de vie.

Nous tirons, aucune réponse.

Ainsi qu'ils avaient été désignés préalablement, le caporal Dahan, au centre, Torrès à gauche, d'Ornano (de son vrai nom Favard) à

droite, reçoivent l'ordre d'avancer, simulant les premiers voltigeurs d'une attaque. Ils le font sans hésitation, bien que pleinement conscients du danger... Les Allemands (ils sont encore là) ouvrent le feu. Nous voyons nos éclaireurs se coucher.

Mission accomplie.

Nous redoublons notre tir pour les protéger, afin qu'ils puissent revenir. Le capitaine Sarazac, qui observe à la jumelle, fait déclencher notre artillerie pour protéger le décrochage. Une volée d'obus s'abat sur le Château de Villers, mais une pièce semble tirer trop court. Ne voyant pas réapparaître nos camarades, nous cherchons à les récupérer mais le feu ennemi nous en empêche. d'Ornano nous rejoint après un long détour; il est "groggy" mais indemne.

Impossible d'atteindre les deux autres. Nous fonçons, dévalons la pente, arrivons tout près du lieu où se sont couchés les voltigeurs dans les herbes.

Nous ne voyons rien.

Continuer les recherches, équivaudrait à sacrifier des hommes car l'ennemi tire (armes à tir tendu et mortiers).

Nous revenons à Doncières.

Je demande au commandant Cantarel de nous prêter des chars pour nous aider à aller récupérer nos gars. Le commandant Cantarel me prête gracieusement deux chars. Il me dit : "Je le fais parce que c'est vous", me demande que ses chars ne dépassent pas une certaine ligne; il aurait des reproches par les autorités supérieures si l'un d'eux était mis hors de combat. Nous retournons mais même avec l'appui des chars, nous ne pouvons atteindre les deux manquants.

Après Baccarat, nous reviendrons et retrouverons les corps des deux soldats.

--000--

Deux lettres de Gustave Lespagnol

Lettre du 24 septembre

Vraiment, tu ne peux t'imaginer la vie que nous menons et le genre d'existence que le sort nous réserve. Mais partout cet accueil sincère et spontané que les populations nous font efface pour nous les fatigues. J'apprends actuellement à connaître la France, du moins pour une partie de notre beau pays. (..) Mais que de travail en perspective, un peu partout des ruines, des plaies et tout cela à reconstruire, et ce sera certes encore le plus facile, car plus nous allons, plus nous nous apercevons que c'est le moral du peuple français qu'il faudra refaire. Oh! Évidemment, ils sont heureux de nous voir, mais ce n'est pas assez. Car, en leur parlant, on comprend vite qu'ils n'ont de cette guerre qu'un point de vue personnel. La seule chose qui leur tient à cœur, c'est leur maison, leur lopin de terre et au fond, si ces gens-là détestent les boches c'est qu'ils leur ont volé un cheval, une vache, en un mot parce qu'ils ont touché à leur petit bien. (...) C'est le sujet courant des conversations que j'ai avec mes hommes. Eux aussi sont écœurés mais ils gardent bon espoir car nous sommes jeunes et forts et nous n'hésitons plus devant rien.

Et que dire de tous ces jeunes Français avec qui j'ai parlé (...) de ce jeune étudiant de Paris qui me disait :

- Oui, j'aimerais bien m'engager pour me battre, mais voyez-vous j'ai peur de sacrifier mon avenir.

De cette guerre, une grande majorité de France n'aura retenu qu'un point personnel : "Sauver sa peau !"

Lettre du 24 octobre

"(...) Ah! On voit bien que le vieux sang breton ne trahit pas (..) partout où je suis passé ce fut toujours un lien puissant qui nous rapprochait car cette terre celtique fut bien représentée aux Forces françaises libres (...).

Alors, comme tu le dis, notre maison de Brest est écroulée et brûlée (...) nous la rebâtons et en mieux s'il faut repartir à zéro (...) Je vois autour de moi des jeunes gens qui ont poursuivi leurs études et qui attachent une énorme importance à leur avenir. Je les comprends mais c'est bien le dernier de mes soucis actuellement. (...) Au moins nous avons la conscience propre, car nous n'avons pas hésité. Dans la vie,

il n'y a rien de plus reposant que de se dire que l'on a fait son devoir alors que d'autres (...) ont fait passer la France après leurs intérêts.

Nous voyons hélas! chaque jour tomber les anciens. Nul Français n'aura jamais le moral qu'ils avaient (...) Et si dans les journaux, on oublie de parler de ceux-là pour se consacrer à la gloire des FFI, cela nous fait de la peine. Car jamais on ne parlera assez de ceux qui sont tombés dans les sables du désert, en Italie et surtout en France. On les oublie ceux-là, absents pendant quatre ans, ils ont maintenu sur les champs de bataille du monde un drapeau tricolore à Croix de Lorraine (...)" (24 octobre).

-000-

Gustave Lespagnol aux portes de Strasbourg

Gustave Lespagnol est né en Bretagne à Cléder le 13 août 1923
Il rejoint l'Angleterre en juin 1940
Il est promu Aspirant en juin 1942 avec la promotion LIBERATION
Il est Mort pour la France le 23 novembre 1944 à Holtzheim.

Gustave Lespagnol fut d'abord élevé par ses grands-parents, avant de rejoindre, en compagnie de sa mère, son père, qui avait déjà pris possession de son poste d'agent des câbles au Cap Haïtié (Haïti).

En octobre 1929, il est confié aux Missionnaires jésuites qui ont évangélisé la grande île. A dix ans, aîné de cinq enfants, il rentre en Bretagne après la mort de son père et entame ses études secondaires au Collège des Jésuites de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest, où il reste sept ans. Ses maîtres conserveront de lui le souvenir d'un enfant remuant, volontaire, dont la franchise frise parfois l'insolence. Mais c'est un excellent élève, en dépit de son caractère difficile, qui emporte régulièrement des prix et acquiert aisément son baccalauréat. C'est en outre un fervent adepte du Scoutisme et son prestige est grand comme «routier» (La 6e troupe de Brest porte aujourd'hui son nom : Troupe Gustave-Lespagnol).

La terrible défaite de 1940 met un terme à sa vie d'étudiant. Ce jeune garçon de moins de dix-sept ans n'hésite pas sur la conduite à tenir : il quitte immédiatement sa chère Bretagne (qu'il ne devait jamais revoir) et passe en Angleterre pour continuer la lutte aux côtés du général de Gaulle. Il fait partie alors du premier contingent de jeunes étudiants qui, après un court séjour au camp gallois de Brymbach, allait former le noyau de l'École Militaire des Cadets stationnée d'abord à Malvern, puis à Ribbesford.

Gustave Lespagnol est un des éléments les plus brillants de la première promotion « Libération » et est promu aspirant en juin 1942.

À sa sortie de l'École, il est dirigé sur l'Afrique du Nord et rejoint la 1ère Division Française Libre à Hergla, en Tunisie, où il est affecté au 501^e Régiment de Chars de Combat, dès sa formation. Quand cette unité est absorbée par la 2e Division Blindée, le sous-lieutenant Lespagnol regagne l'Angleterre où la division va poursuivre son entraînement au camp d'Huggate en vue du prochain débarquement.

Quand le général Leclerc prend pied sur la terre de France, Lespagnol, à la tête de son peloton de chars, est à la pointe du combat. Cette place d'honneur, il la conservera pendant les dures batailles d'Avranches, d'Alençon, du Mans, pendant la chevauchée vers Paris, puis vers Strasbourg³⁷. Il la conservera jusqu'à sa mort, aux portes mêmes de la capitale de l'Alsace.

Au cours des multiples engagements qui ponctuent la marche victorieuse, Lespagnol donne toute la mesure de ses qualités de chef, combinant le sang-froid et l'ardeur, le coup d'œil exercé et la promptitude de décision. Il se distingue fin octobre 1944, à l'attaque de Brouville (village des Vosges), au cours de laquelle il manœuvre avec une telle fougue qu'il tombe sur les artilleurs ennemis avant que ceux-ci aient pu tirer un coup de canon.

Le 23 à Holtzheim, en vue de Strasbourg, le sous-lieutenant Lespagnol est dans sa tourelle, le buste hors du blindage protecteur, guidant à vue sa petite colonne de chars légers. Soudain, il s'affaisse doucement, sans un cri. Il vient d'être tué d'une balle dans la tête.

Après l'affaire de Brouville, Lespagnol avait été cité à l'ordre de l'Armée et) en ces termes :

« Après avoir participé à la prise de Brouville, a attaqué et enlevé, à la tête de sa section, le village de Mervillers, malgré un feu violent de l'ennemi, le 31 octobre 1944. A détruit un important matériel dont deux canons de 150mm et une auto-mitrailleuse, tuant de nombreux ennemis. A, immédiatement après la conquête du village, conduit une audacieuse et fructueuse reconnaissance »

³⁷ Il est toujours dommage de contester une belle période oratoire de style épique. Celle-ci figure telle quel dans le mémorial des cadets. L'historien se trouve néanmoins obligé de préciser qu'en réalité, il n'y a pas eu de combats à Avranches ni au Mans au cours desquels la Division aurait été engagée. On doit donc comprendre que Gustave Lespagnol restera à la pointe des combats durant les durs engagements de la Division dans la Sarthe et dans l'Orne ... moins de style mais plus de réalité et cela ne retire rien à ses mérites.

Par décret en date du 27 mars 1945, il fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, avec le motif suivant

LESPAGNOL Gustave, sous-lieutenant au 501e Régiment de Chars de Combat.

« Jeune officier animé de la plus pure foi patriotique. Chef de section de chars légers commandant la pointe d'avant-garde de la colonne, lors de la marche sur Strasbourg, a engagé le combat avec un esprit de décision et une sûreté de coup d'œil qui permirent le développement favorable du combat. A trouvé une mort glorieuse, tombé en soldat et en chef, face à l'ennemi, à la tête de ses équipages galvanisés par son exemple »

-000-

Strasbourg, 23 Novembre 1944 (J-G Meyer)

Pour Jean Gabriel Meyer, jeune Strasbourgeois chassé d'Alsace par la guerre, évadé de France en passant par l'Espagne, engagé volontaire dans la France libre, nommé Aspirant à Ribbesford en 1944, Affecté à la 2^e DB, chef d'un peloton de chars, ce n'est pas une mince satisfaction pour lui que de revenir dans sa ville natale en libérateur.

Publié initialement pour la revue l'Echo des Cadets en 2004, ce récit a ensuite été repris dans plusieurs revues. Sa dernière révision date de 2013.

En le soumettant à la lecture critique d'un historien de la Fondation Leclerc, on constatera qu'un certain nombre de détails sont inexacts, ce qui est excusable pour un récit écrit 60 ans après les faits. Il reste qu'au-delà des détails, les émotions vécues par ces libérateurs de 21 ans et l'atmosphère de l'époque transparaissent avec clarté. Les remarques de l'historien figurent en bas de page du texte.

Un récit de Jean Gabriel MEYER

Jean Gabriel MEYER est né le 18 Janvier 1923 à Strasbourg (Bas-Rhin).

Il résida avec sa famille et fit ses études jusqu'en 1939 à Strasbourg.

Lors de la déclaration de la guerre, en septembre 1939, ils furent évacués avec la population strasbourgeoise en train vers le sud-ouest.

Réfugiés, ils vécurent à Limoges où Jean Meyer poursuivit ses études de médecine jusqu'au 18 novembre 1942.

A cette date, lorsque les troupes allemandes envahirent la zone libre, la vue des premiers éléments motorisés allemands fut pour lui un choc et le décida à rejoindre la France combattante. Le 24 novembre 1942, il entreprit de traverser les Pyrénées et la frontière Andorro-Espagnole avec un camarade du nom de Voizin. Le passeur qui les guida à travers les Pyrénées leur vola leurs sacs en chemin.

Le lendemain ils furent capturés par la garde civile espagnole et internés successivement dans les prisons de Séo d'Urgel puis de Lérida jusqu'au 24 décembre 1942. Finalement, ils furent transférés au camp de concentration de Miranda ce même jour de Noël 1942 jusqu'au 26 mai 1943.

Dans ce camp, se trouvaient des prisonniers de plusieurs nationalités et diverses origines : Aviateurs anglais, juifs polonais, Belges, Luxembourgeois et autres ressortissants qui avaient fui la barbarie nazie, Le camp était composé de baraquements en bois entourés de clôtures en fils barbelés renforcées par des miradors. Le camp était gardé par une garnison importante. Les conditions de vie au camp étaient assez correctes, car les prisonniers étaient généralement bien nourris, bien traités et ne devaient fournir aucun travail. Les Français, pour ne pas être refoulés en France se déclaraient citoyens canadiens.³⁸

Fait étonnant, le général Franco, en bon manipulateur, n'était jamais très mal avec les Anglais et jamais très bien avec les Allemands. Ainsi, il avait formé la brigade « Azul » composée principalement d'opposants et de prisonniers de droit commun espagnols qu'il envoya aux Allemands pour combattre sur le front russe³⁹. Il se débarrassait du même coup de personnes indésirables dans son régime.

Les prisonniers de diverses nationalités furent échangés par les autorités espagnoles aux Anglais contre un bateau de blé. Embarqués à Gibraltar sur le Santa Rosa, un cargo polonais, battant pavillon de la FNFL⁴⁰ les Français libérés attendirent 24h le départ. Le général de Gaulle, en route pour Alger fit escale et monta à bord. Alignés sur le pont et d'aspect peu militaire, le général leur tint ces mots :

« Vous arrivez seulement maintenant ! » et à son neveu présent parmi eux « Ah tu es là ! Tâche de te comporter dignement ». Et pour

³⁸ Les témoignages sur les conditions de vie à Miranda sont habituellement moins indulgents, en particulier sur le point de la nourriture et des conditions sanitaires

³⁹ Cependant, les écrits sur la Division Azul, indiquent qu'il s'agit d'une unité principalement constituée par des membres de la « Phalange ». Cette division créée en juin 1941 est déployée sur le front de l'Est. Mais elle est rapatriée en Espagne début 1944. Près de 1.200 hommes choisirent de rester et de s'engager dans des unités de la Waffen SS ou de la Wehrmacht.

⁴⁰ FNFL _ Force Navale Française Libre

l'ensemble des hommes : « Dépêchez-vous de devenir des soldats, nous gagnerons ensemble ! »

Le bateau, non sans avoir fait quelques chassés croisés avec les sous-marins allemands pu rejoindre l'Angleterre où les hommes furent débarqués à Glasgow le 2 juin 1943.

Arrivé en Angleterre, Jean Meyer ne fut pas pour autant tiré d'affaire. Dans un premier temps, comme ses camarades, ils furent détenus par le 2^e Bureau des forces françaises libres et par l'Intelligence Service anglais pour y subir interrogatoires et vérifications afin d'écarter les éléments suspects.

Après ces contrôles effectués par les autorités franco-anglaises, ils purent intégrer l'Ecole militaire classique d'Infanterie.

Le 18 juin 1943, Jean MEYER s'engagea dans les Forces françaises libres à Londres. Incorporé comme 2^{ème} classe au camp de Camberley (Surrey). Après avoir effectué ses classes, il fut muté à l'Ecole Militaire des Cadets de la France libre de Bewdley (Worcestershire) le 16 juillet 1943.

Il sortit 6^{ème} sur 136 avec le grade d'aspirant de Cavalerie, et selon son choix, fut affecté à la 2^{ème} Division Blindée (Division Leclerc) stationnée à Hull. Incorporé au 12^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, dans le 3^{ème} escadron le 14 juin 1944, l'instruction char commençait immédiatement pour se poursuivre jusqu'à la fin du mois de juillet.

Toute la Division fut embarquée à Southampton pour débarquer en Normandie le 2 août 1944 sur la plage d'Utah Beach, nom de code donné par les Américains lors du débarquement du 6 juin 1944 à la plage de Colleville-sur-Mer.⁴¹ Lieutenant chef d'un peloton de cinq chars Sherman de type M4, il n'en menait pas large (selon ses propres mots) lorsqu'au sein du groupement tactique Langlade, il fut engagé le 8 août dans les combats de Normandie. Le 11 août, il perdit son premier char, le « Valois », ainsi que l'équipage qui fut décimé par un

⁴¹ Petite confusion de l'auteur. Le débarquement de la deuxième DB s'est bien effectué sur la plage d'Utah Beach, mais la commune de Colleville-sur-mer correspond à la plage d'Omaha Beach.

tir d'artillerie ennemi dans la forêt à la Croix-de-Médavy (où un monument a été érigé).⁴²

Après, la 2^{ème} Division fut engagée aux cotés des troupes alliées dans la réduction de la poche de Falaise où elle essuya de lourdes pertes. Le 21 août, le 3^{ème} escadron se trouvait en attente aux alentours de Fleuré, où se trouvait également le PC de Leclerc. Des émissaires échappés de Paris apprirent à l'état-major de la 2^e DB que la population de Paris était en train de se soulever, avec tout ce que ça impliquait, y compris le risque de la mise en place d'un gouvernement communiste.

L'état-major américain tardait à donner son accord pour que la Division fasse mouvement sur Paris. Ainsi l'évolution fut saccadée. Le 22 août les éléments avancés avancent sur Dampierre, puis Chevreuse. Dans cette même nuit la Division avait parcouru plus de 150 kilomètres pour atteindre Rambouillet.⁴³ Les instructions étaient attendues et la tension était palpable, quand à 20 heures, le 23 août l'ordre général tomba : « Prendre Paris ». Les éléments se mirent en route à 7 heures du matin et l'itinéraire du GTL sous groupement Minjonnet 3^{ème} escadron du 12^e RCA partait de Chevreuse via Gif-sur-Yvette. Un engagement sérieux eut lieu au carrefour du Christ de Saclay où un canon de 88 allemand embusqué atteint le « Le Valois II », char de tête. Heureusement la rapidité de réaction du deuxième

⁴² Jean-Gabriel Meyer est alors aspirant même si ses hommes, il est vrai le saluaient du titre "mon Lieutenant"... L'historien de la Fondation Leclerc précise que L'Ordre de bataille du 12e RCA décompte lors du débarquement 4 chefs de pelotons au 3/12eRCA (lieutenant Baillou, lieutenant de Montal-Morris, aspirant Nouveau, aspirant Meyer. Il n'existe que trois peloton de combat, donc l'un de ces 4 chefs de peloton n'a pas de commandement le 2 août. Hubert Pittino dans « Ce soir sur l'Oued » indique que l'aspirant Jean Meyer est chef de char sur le M4(105) de l'escadron. Le « Valois » appartient au 2e peloton du 3e escadron. La destruction du char a eu lieu en début de soirée le 13 août peu avant le carrefour de la Croix-Rouge (aussi appelé carrefour du Bois-Mallet) à plus de 4km à l'ouest du Carrefour de la Croix de Médavy...

⁴³ Les éléments avancés dont il est question sont les éléments du détachement de Guillebon envoyé dès le 21 par le général Leclerc. Le reste de la Division ne prend la route vers Paris que le matin du 23 août. Elle ne se trouve donc pas à Rambouillet le 22. Par ailleurs, le 23, lorsqu'elle rejoindra la région parisienne, elle ne va pas s'installer à Rambouillet mais dans un secteur allant d'Epéron à Limours.

char de la formation du lieutenant Meyer réduisit au silence le canon ennemi, ce qui valut une citation et la croix de guerre au chef d'unité.

Dans les villages traversés, la foule était soulevée d'enthousiasme, les prenant d'abord pour des Américains, puis ce fut le délire lorsque la foule réalisa qu'elle avait affaire à des compatriotes.

Il n'y eut ensuite aucune résistance sérieuse jusqu'au pont de Sèvres ou l'escadron se trouvait en attente le 24 août.⁴⁴ L'ordre de mouvement dans Paris finit par tomber le soir, mais par manque de carburant le départ fut retardé au matin du 25 août, jusqu'à ce que les véhicules puissent être réapprovisionnés. La foule de plus en plus dense, disparaissait lorsque le canon tonnait. A dix heures, la colonne fut arrêtée à la porte de Saint-Cloud pour reprendre la formation certains véhicules étant distancés. La résistance ennemie ayant quasiment disparu, la foule envahissait les rues et bloquait toute progression.

Puis l'itinéraire emprunté fut le suivant : rue Michel-Ange, avenue Mozart, rue de la Pompe, avenue Victor Hugo. Et l'Arc de Triomphe était en vue depuis l'avenue Victor Hugo. L'escadron ne tenait plus compte de rien et fonçait à 50 kilomètres à l'heure, faisant le tour de l'Arc de Triomphe, puis s'arrêtant net. Les moteurs s'étant arrêtés, les hommes et la population criaient et hurlaient de joie. L'escadron allait passer la nuit place de l'Etoile et quelle nuit ! Plus aucune discipline militaire ne régnait, Les parisiennes embrassaient les hommes ... et plus ... ! Les officiers et sous-officiers perdant le contrôle des hommes et eurent du mal à mettre en place des sentinelles, car l'ennemi était encore tout près et on se battait encore place de la Concorde.⁴⁵

⁴⁴ Pour mémoire, le sous-groupement Massu auquel le 3e escadron est rattaché se trouve sur l'axe Dampierre – Chevreuse – Châteaufort – Toussus-le-Noble – Jouy-en-Josas – Villacoublay – Bois de Meudon – Pont de Sèvres. Arrivé sur le plateau au Nord de Châteaufort, le sous-groupement est pris à partie et les pelotons de Montal et Nouveau sont engagés pour soutenir les marsouins du RMT. UN char est détruit, un autre est endommagé

⁴⁵ Les souvenirs sont les souvenirs... mais la vérité historique est que sauf élément nouveau, les combats dans la ville de Paris ont cessé en fin d'après-midi du 25 août après la signature de l'acte de reddition par le général Von Choltitz et la reddition des centres de résistances ordonnée par lui. Seuls quelques tirs sporadiques ont lieu en fin de journée. La place de la Concorde est pour sa part occupée par des éléments du 22^e FTA et des pièces antiaériennes américaines.

Le 3^{ième} escadron resta 24 heures place de l'Etoile⁴⁶ et ne participa pas au défilé des Champs-Élysées du général de Gaulle, le lendemain 26 août. Le 27 août la division traversa Paris pour rejoindre le Bourget pour quelques jours⁴⁷.

Rapidement, la 2^e DB fit mouvement vers la Lorraine⁴⁸, engageant l'ennemi et progressant rapidement jusqu'à Vittel le 15 septembre. *(Une autre unité de la 2^e DB effectua le même jour la jonction avec une unité américaine venant du sud de la France)*

Les 12 et 13 septembre les combats dans la région de Dompierre furent très intenses, la 2^e DB ayant pris à revers des éléments blindés ennemis.⁴⁹

Jean fut gravement blessé le 13 septembre de plusieurs éclats d'obus.

Évacué dans plusieurs hôpitaux à l'arrière du front, il fut finalement envoyé à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris.

L'appui de l'aviation anglo-américaine permit de venir à bout des blindés ennemis, dont pas moins de 52 chars furent détruits et de reprendre la progression vers les Vosges. Toutefois, la défense

⁴⁶ Si les escadrons bivouaquent bien autour de l'Etoile et dans les avenues qui y mènent, le matin du 26, est consacré au nettoyage et à la préparation du défilé (source JMO 12e RCA). Aucune unité n'est présente sur la place lorsque les correspondants de guerre américains tournent plusieurs films, l'escadron n'y reste donc pas 24 heures.

⁴⁷ Pour mémoire, les combats du Nord de Paris vont mobiliser le GTD et le GTL entre Aulnay-sous-Bois et Enghien les Bains. Le secteur du Bourget est dans le fuseau du GTD. Le GTL fait mouvement le 27 vers Epinay, Montmagny, Groslay et mène de violents combats à la Patte d'Oie d'Herblay, dans Enghien-les-Bains et Montmagny. Les combats s'achèvent le 28 au soir mais les unités restent en position plusieurs jours (le JMO du 12e RCA indique que les Régiment quitte Villetaneuse le 8 septembre).

⁴⁸ En passant par la Haute-Marne

⁴⁹ La phrase "la 2e DB ayant pris à revers des éléments blindés ennemis" est historiquement inexacte, il s'agit d'un combat de rencontre entre une brigade blindée allemande (112. Pz-Brigade) et le GTL en tête de la Division. A contrario, ce sont les Français qui ont failli être pris à revers par le bataillon de Mk IV de cette brigade qui attaqua notamment Ville-sur-Illon où le colonel de Langlade avait initialement installé son PC.

ennemie s'était intensifiée à l'approche des montagnes et les combats s'enlisèrent sous la pluie et dans les forêts pendant les deux mois suivants. C'est le temps qu'il fallut à l'aspirant Meyer pour se remettre de ses blessures. Le Groupement Tactique Langlade parti de Rambervillers le 15 novembre atteint le Dabo. Après une permission à Limoges où se trouvait encore sa famille, Jean regagna son unité alors qu'elle se trouvait en attente dans le col du Dabo le 21 novembre, juste avant la percée sur Strasbourg.

L'axe qu'avait fait prendre le Général Leclerc à ses éléments blindés était très escarpé et pour cette cause, réputé infranchissable par les chars et non défendu par les Allemands.

L'axe d'attaque du GTL prit le col de Saverne à revers et surprit l'ennemi qui se repliait vers Saverne.

L'attaque surprise provoqua une véritable hécatombe de véhicules ennemis, empêchés de manœuvrer à 180 degrés.

C'est le 22 novembre que le GTL déboucha à Otterswiller et la troupe piaffait d'impatience : Strasbourg n'était qu'à 40 kilomètres. L'itinéraire du sous-groupement Massu passait par les villages du Kochersberg, Willgottheim, Wiwersheim, Pfulgiesheim, puis se heurtait à des tirs d'artillerie partant du fort Foch (*En Allemand fort Kronprinz, à Niederhausbergen*),

L'unité fait un détour par Mundolsheim pour contourner les défenses allemandes et rentrer en ville par Souffelweyersheim, puis Hoenheim et Bischheim. Les tramways fonctionnaient comme un jour normal et l'avancée fulgurante de la 2^e DB surprit tout le monde, les piétons qui regagnaient leur travail comme les troupes ennemies.

Personne ne les attendait. Descendant de son char à Schiltigheim, l'aspirant Meyer pu acheter le journal édition allemande (*Die Neuste Nachrichten*) imprimé dans la nuit du 22 au 23 novembre, situant les troupes françaises à Montbéliard⁵⁰. A force de raconter des mensonges, les Allemands eux-mêmes provoquèrent leur propre piège. Ceci expliquait la frayeur des habitants tous réfugiés dans les caves en craignant les bombardements. Après Schiltigheim, la place de Haguenuau, pas un chat dans les rues, Avenue des Vosges, les volets

⁵⁰ Sur un plan plus général, les Allemands estiment que l'offensive américaine est bloquée à l'Ouest de Sarrebourg.

étaient fermés, pas âme qui vive. Jean passe devant le n° 50 où il était né et plus loin dans la continuité, avenue de la Forêt Noire, toujours le même désert humain. Son escadron qui était en tête à ce moment-là, fut relevé par les Spahis du 1^{er} RMSM. Les éléments du 12^e RCA restant aux alentours de l'avenue des Vosges pour éviter toute surprise au cas où l'ennemi se réorganiserait.

Ce n'est que le lendemain, le 24 novembre que les Strasbourgeois sortirent dans les rues!

Pas un drapeau Français. Pourquoi : parce qu'ils n'avaient pas confiance, habitués à la rigidité des troupes allemandes impeccables et casquées, ils voyaient arriver les « LECLERCS » assis sur les chars en calots bleus, rouges et noirs, riant et chantant avec une discipline très Française!!!

Les Strasbourgeois avaient peur de voir les Allemands revenir.

Sur ordre, ils avaient brûlé tous les drapeaux français : il n'en restait pas un! Et le 23 novembre au soir le Spahi Lebrun a dû faire coudre trois tissus bleu, blanc, rouge pour pouvoir hisser le fameux drapeau sur la cathédrale et réaliser le serment de Koufra du général Leclerc : *« Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs flotteront sur la cathédrale de Strasbourg ».*

Le serment était tenu !

Estimant qu'il en avait assez fait, l'aspirant Meyer demanda sa mutation au service de santé de la place de Strasbourg, ce qui ne fut pas pour plaire à son chef d'unité et il fut affecté au 13^{ème} SIM. Jean souhaitait ainsi reprendre ses études de médecine en deuxième année...

Le sort de Strasbourg étant en péril en janvier 1945 alors que les troupes allemandes avaient créé une tête de pont au nord et au sud de la ville, l'aspirant Meyer fut rappelé au sein de son unité, le 12^e RCA qui avec à sa tête le colonel Langlade était en réserve pour appuyer les éléments engagés dans le secteur Nord de Strasbourg. Certains éléments furent engagés, mais pas l'escadron de Jean Meyer. Il put ainsi réintégrer son unité médicale en charge des prisonniers rapatriés qui transitaient par Strasbourg.

Ainsi s'acheva le périple guerrier de Jean Meyer qui reprit ses études de médecine qui aboutirent à une spécialisation en orthopédie qu'il exerça jusqu'à sa retraite.

Il demeura néanmoins officier du corps médical de réserve, dont il obtint le grade de capitaine en 1963.

**Citations et décorations qu'il obtint en rapport à son action dans
la 2^e DB à 21 ans**

Citation à l'ordre de la Division N°57 (Bataille de Paris)

Citation à l'ordre de l'armée le 24/11/44 (JO du 2/01/1945)

Presidential Unit Citation (citation à l'ordre de la Division sous commandement US)

Médaille de la France Libre

Médaille des blessés de guerre

Médaille des évadés

Officier de la Légion d'honneur '

Chevalier de l'ordre du mérite

Jean MEYER après la guerre

Si Jean Meyer a bien mérité de la Patrie en s'engageant pour libérer la France, il a encore fait preuve de courage en reprenant ensuite ses études médicales et en atteignant un niveau d'excellence professionnelle comme en témoigne son parcours ultérieur.

--000--

LECLERC – Ordre du jour 73

Ordre du Jour N°73

Officiers, sous-officiers et soldats
de la 2me Division Blindée,

En cinq jours vous avez traversé les Vosges
malgré les défenses ennemies et libéré Stras-
bourg.

Le serment de Koufra est tenu!

Vous avez infligé à l'ennemi des pertes très
sévères, fait plus de neuf mille prisonniers, dé-
truit un matériel innombrable et désorganisé le
dispositif allemand.

Enfin et surtout, vous avez chassé l'envahisseur
de la Capitale de notre Alsace, rendant ainsi à la
France et à son armée son prestige d'hier.

Au nom du Général de Gaulle et de la France,
je vous en remercie.

Nos camarades tombés sont morts en héros,
Honorons leur mémoire !

Strasbourg, le 24 novembre 1944.

Le Général LECLERC,
Commandant la 2me Division Blindée.

Guy Digo

<p>Guy DIGO est né le 22 janvier 1925 en Indochine Arrive à Londres en décembre 1942 Est promu aspirant en décembre 1943 (Promotion Corse-et-Savoie) Il est Mort pour la France le 28 novembre 1944 à Osthause.</p>

Les frères Digo naquirent tous deux en Indochine où leur père était gouverneur. Toute leur jeunesse se passa au Tonkin et c'est au lycée de Hanoï qu'ils firent leurs études primaires et secondaires.

Le gouverneur Digo a été un des premiers fonctionnaires coloniaux à répondre à l'appel du 18 juin. Immédiatement inculpé de trahison par les autorités vichystes d'Indochine, il fut embarqué avec sa famille dès le début de 1941, à destination de la France, pour être traduit devant la « Cour de Justice » de Gannat. Toutefois, le paquebot qui les transportait ayant été arraisonné par la flotte britannique et détourné vers Capetown, le gouverneur et ses deux fils eurent alors la possibilité de rejoindre l'Afrique Équatoriale ralliée à la France libre.

Trop jeunes à l'époque pour contracter un engagement régulier, Jean et Guy Digo poursuivirent leurs études au collège de Brazzaville jusqu'à l'examen du baccalauréat. Mais, impatients de servir sous l'uniforme, les deux frères parvinrent à rallier la Grande-Bretagne en décembre 1942 et furent admis ensemble à l'École Militaire des Cadets où leur entraînement commença.

Malheureusement, le 29 octobre 1943, au cours d'un exercice de lancement de grenades antichars, un projectile explosa prématurément, tuant net l'aîné, Jean Digo, d'un éclat en plein cœur.

Quelques semaines plus tard, le jeune Guy, de la promotion «Corse-et-Savoie», était nommé aspirant. Dirigé sur Alger, il rejoignit les rangs de la 2^e Division Blindée et débarqua en Normandie avec le 4^e Escadron du 12^e Régiment de Cuirassiers. Bientôt, ce sera la poussée victorieuse vers Paris et l'entrée dans la capitale avec les éléments de pointe.

Une citation dit ce que fut sa conduite durant ces jours glorieux

« Chef de chars, a pendant l'attaque de Rouessé-Fontaine, le 11 août 1944 conduit son char à l'assaut avec un allant remarquable. Son char ayant été atteint sérieusement par le feu de plusieurs chars ennemis, a continué l'action; dans l'attaque de l'Ecole Militaire de Paris, le 25 août 1944, a détruit par le feu de son char une casemate qui avait jusque-là résisté aux assauts. »

Toujours avec le 12^e Cuirassiers, Guy Digo participe vaillamment à la poursuite de l'ennemi jusqu'au col de Saverne, en novembre, à la charge sur Strasbourg. Cependant la bataille s'installe en Alsace. Dans la plaine glacée, les chars patrouillent, attaquent sans trêve, libèrent un à un villages et bourgs.

Le 28 novembre 1944, à la tombée de la nuit, l'aspirant Guy Digo est désigné pour garder avec son char, le « Vitry-le-François », à la sortie sud-ouest du village d'Osthouse, conquis dans la journée. Une contre-attaque allemande appuyée de blindés, débouche. Guy Digo, debout près de son char, commande le feu. La riposte ennemie le blesse à mort et détruit le « Vitry-le-François ».

Dans leur sèche concision, deux citations font état de ces combats, de cette fin héroïque :

« Jeune Aspirant plein de flamme et d'ardeur au combat, chef de char impétueux qui a, au cours de nombreux combats auxquels il a participé, détruit des engins ennemis, des armes automatiques et fait de nombreux prisonniers »

et, à l'ordre de l'Armée :

« Excellent chef de patrouille courageux et poussant toujours de l'avant, a, par son action personnelle, contribué, le 28 novembre 1944 à la prise des villages de Schaeffersheim, Bolsenheim et Osthouse.

Au cours d'une contre-attaque à Osthouse, le 28 au soir, a été mortellement frappé au moment où il se portait vers son char pour commander le feu ».

-000-

André Tensorer

André Tensorer est né le 25 novembre 1922 à Brest

Il arrive en Angleterre en mars 1943

Il est promu aspirant en juin 1944 avec la promo "18 Juin"

Il est affecté à la 2^e DB comme officier de liaison au sein du groupement tactique "V"

Il poursuivra sa carrière militaire après la Seconde Guerre mondiale. S'il n'a pas fait de récit, ses états de service détaillent en partie ses actions

Extrait de ses états de service relatifs à la période de guerre.

Evadé de France par l'Espagne le 25.12.1942

Arrivé en Grande-Bretagne le 18.3.1943

Engagé FFL le 1.4.1943 à compter du 1.4.1943 (Engagement définitif N°3820 du 2.4.1943)

Affecté aux FIGB peloton des élèves Cadets à compter du 6.5.1943

Muté à l'Ecole des Cadets de Ribbesford à compter du 16.6.1943

Promu au grade d'aspirant d'active à compter du 1^{er} juin 1944 par arrêté 614/EMP/BM du 6 juin 1944.

Muté à la 2^oDB à compter du 1.6.1944 par N° 672 EMP/DM du 10.6.1944. Affecté au 501^e RCC à compter du 21.6.1944, fait mouvement par voie de fer avec un détachement de son unité le 28.7.1944, stationné à Bournemouth le 29.7.1944. Embarqué à Weymouth le 1.8.1944 sur L.S.T. à destination de la France.

Débarqué le 3.8.1944 à Ste-Marie-du-Mont, est dirigé sur Vesly par voie de terre. Prend part aux opérations de France.

Affecté au P.C. du Régiment le 11.8.1944. Est détaché comme officier de liaison auprès du groupement tactique "V".

Quitte Ecouché le 23.8.1944 et prend part aux combats de Fresnes et de Paris les 24 et 25 août 1944.

Stationné à Paris jusqu'au 8.9.1944

Participe à la prise d'Andelot le 12.9.1944, de Châtel-sur-Moselle le 15.9.1944, de Roville aux chênes le 1.10.1944

Participe aux combats autour de Baccarat et Merviller le 31.10.1944

Participe à la campagne des Vosges-Alsace du 17 au 22.11.1944

Prend part à la prise de Strasbourg le 23.11.1944

Campagne d'Alsace jusqu'au 2.2.1945

Stationné en Lorraine jusqu'au 26.2.1945 inclus, fait mouvement par voie de terre stationné à Vatan (Cher).

A compter du 3.3.1945 fait mouvement avec son unité à destination de Fort de l'Est

Quitte la zone de l'intérieur et rentre dans la zone des armées

Franchit la frontière allemande à Beinheim le 26.4.1945

Prend part à la campagne d'Allemagne jusqu'au 31.5.1945

Citations

Cité à l'ordre du Régiment (501^e RCC)

OG du 10.8.44 du général commandant la 2^e DB (N° 68) –

Officier de liaison, s'est porté avec sa jeep, au secours de deux soldats blessés qu'il a ramenés dans sa voiture sous le feu de l'ennemi

Cité à l'ordre de la Division

OG N°2 du 3.1.45 du général commandant la 2^e DB

Officier de liaison qui, depuis le début de la campagne n'a cessé d'effectuer des liaisons difficiles et dangereuses entre le commandement du sous-groupement et le commandement du groupement tactique. Toujours volontaire pour toutes les missions a montré en toutes occasions un mépris total du danger

Cité à l'ordre de la Brigade

OG N° 83 du 26.6.45 du général commandant la 2^e DB

Jeune aspirant, adjoint au commandement des trains de combat, plein d'allant et de dévouement. Par son allant et son initiative, a largement contribué au succès du ravitaillement des unités engagées dans des conditions difficiles

-000-

Jean-Pierre Nouveau – Compagnon de la Libération

Avec Jean-Pierre Nouveau, on fait connaissance avec l'un des quelques Cadets faits Compagnons de la Libération.

Pour lui rendre hommage, nous reproduisons d'abord le résumé publié sur le site de l'ordre de la Libération.

Nous publions ensuite un texte plus détaillé paru dans la revue Caravane et repris ultérieurement dans l'un des ouvrages d'André Casalis (Destins brisés)

Jean Nouveau est né à Marseille le 14 avril 1924

Etudiant, il rentre à Marseille à la fin du mois de juin 1940 et cherche vainement à rejoindre la France libre.

Il part en mars 1941 pour le Portugal mais sera arrêté en Espagne où il sera emprisonné plusieurs mois.

Il arrive en Angleterre en octobre 1941

Affecté à l'Ecole des Cadets, Il en sortira aspirant en juin 1943 dans la promotion Fezzan-Tunisie

Il est affecté à la 2^e DB au 12^e RCA alors installé au Maroc

Durant la campagne de France, il va se distinguer à plusieurs reprises :

Il y commande un peloton de chars Sherman. A sa tête, il participe à toutes les opérations de la 2^e DB au lendemain du débarquement d'août 1944 en Normandie.

Près de Mortain, il est le premier élément de la Division à se heurter aux défenses allemandes et à faire des prisonniers.

Il se bat ensuite à Paris, place de l'Etoile, le 25 août 1944, puis place de la Concorde où il met hors de combat d'un coup de canon, un char Panther.

Il se distingue ensuite dans les Vosges et en Alsace, notamment lors de la prise de Voyer en Moselle où, le 20 novembre 1944, il prend vigoureusement à partie les défenses ennemies et permet ainsi à

l'Infanterie de pénétrer dans le village très fortement défendu par de nombreuses pièces d'artillerie.

Le 25 décembre 1944 Jean-Pierre Nouveau reçoit, à Erstein, la Croix de la Libération des mains du général de Gaulle.

En avril 1945, il se distingue de nouveau sur le Front de l'Atlantique avant de terminer la guerre en Allemagne avec le grade de lieutenant.

La guerre achevée en Europe, il suit le général Leclerc en Indochine où il est affecté au Groupement de Marche de la 2^e DB commandée par le colonel Massu dont il est, un temps, l'aide de camp.

De retour en métropole en septembre 1946 avec deux nouvelles citations, il effectue un second séjour en Indochine en 1947 au 1^{er} REC.

Démobilisé sur sa demande, il rentre ensuite en France et s'emploie aux côtés de son père à remettre sur pied l'entreprise familiale d'armement maritime et de courtage en graines à laquelle il donnera par la suite une dimension internationale.

Commandant de réserve.

Jean-Pierre Nouveau est décédé le 28 octobre 1991 à Paris.

- Commandeur de la Légion d'honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 12 juin 1945
- Grand Officier de l'ordre national du Mérite
- Croix de Guerre 1939-45 (8 citations)

Du Maroc à l'Allemagne

Dirigé sur le Maroc au mois de septembre 1943,⁵¹ il est mis à la disposition du Général Leclerc, commandant le 2^e DB alors en cours de formation et d'instruction dans la région de Témara. Affecté au 12^e régiment de Chasseurs d'Afrique, il reçoit le commandement d'un peloton de chars Sherman, à l'Escadron de Bort.

C'est à la tête de ce peloton que, dans la nuit du 1er au 2 août 1944, il débarque au Banc-de-la-Madeleine, sur la côte est du Cotentin. Dès le 7 août, devant Mortain (Manche), il participe au premier engagement d'un élément de la 2^e DB contre l'armée allemande et reçoit crânement le baptême du feu.

Quelques jours plus tard, le 11 août, sa participation brillante à la prise de Louvigny (Sarthe) lui vaut sa première citation à l'ordre de la division.

Le 25 août, lors de la libération de Paris, chef de peloton de tête de l'escadron, avec la place de la Concorde pour objectif, il atteint celle-ci après avoir adroitement manoeuvré, depuis le plan de l'Etoile, en utilisant les trottoirs de l'avenue des Champs-Élysées et détruit un char "Panther" en position devant les jardins des Tuileries⁵². A cette occasion, J.-P. Nouveau est l'objet d'une seconde citation à l'ordre de la division.

Tandis que la 2^e DB poursuit sa progression vers Strasbourg, J.-P. Nouveau continue à participer activement aux combats. C'est notamment le cas, lors de la bataille ayant opposé, le 13 septembre 1944, dans la région de Dompierre (Vosges) la 112^e Brigade panzer allemande au Groupement tactique de Langlade auquel appartient le 12^e régiment de Chasseurs d'Afrique.

⁵¹ On trouve dans le récit de Ralph Firth dans quelles circonstances il passe d'Alger au Maroc pour rejoindre la 2^e DB.

⁵² On peut signaler à cette occasion que la destruction du Panther installé Place de la Concorde fait l'objet d'une polémique encore vivante. Elle est revendiquée à la fois par le 12e RCA et le RBFM avant qu'il soit éperonné par un char du 501e RCC. Dans les faits, l'intervention du « Champagne » a lieu en deux temps : dans un premier temps, tirs de riposte en direction du Panther depuis le 33 de l'avenue des Champs-Élysées puis tir d'un perforant à hauteur du restaurant Ledoyen. L'obus atteint le char à l'arrière gauche qui enflamme le moteur.

Ce jour-là, devant Ville-sur-Illon (Vosges), appelé à intervenir au pied levé pour s'opposer à une action vigoureuse et inopinée de chars allemands qui menaçait le P.C. du groupement tactique et tendait à prendre à revers nos éléments engagés devant Dompaire, il contribue grandement au rétablissement d'une situation un moment délicate. Ce qui lui vaut une première citation à l'ordre de l'Armée.

Son char "Champagne", immobilisé au cours de l'engagement par le tir d'un char ennemi, constituera par la suite, pour les habitants de Ville-sur-Illon, le second monument aux Morts du village.

Cette citation à l'ordre de l'Armée est suivie d'une seconde, au même ordre, pour la part essentielle lui revenant dans la prise de Voyer (Moselle), le 20 novembre 1944.

Ces brillants états de services valent à J.-P. Nouveau de se voir remettre la Croix de la Libération par le Général de Gaulle, à ERSTEIN, le 25 décembre 1944⁵³, avec ce commentaire du Général : *"En somme, Monsieur l'Officier, cette journée est bonne pour vous"*, l'aspirant Nouveau étant promu sous-lieutenant ce même jour. La citation à l'ordre de l'Armée accompagnant la Croix de la Libération résume alors en ces termes la carrière militaire de J.-P. Nouveau :

"Jeune officier qui n'a cessé depuis 1940 de faire preuve d'un patriotisme ardent. En février 1941, a quitté la France occupée pour passer en Espagne où il a été contraint de passer huit mois en prison. Est parti en octobre 1941 en Angleterre et s'est immédiatement engagé dans les Forces Françaises Libres. Après avoir suivi avec succès les cours des aspirants, est venu en septembre 1943 à la 2^e Division Blindée, où il exercera depuis lors les fonctions de chef de peloton de chars moyens. S'y est révélé un combattant remarquable d'un courage exceptionnel. A donné pendant toute la campagne des preuves de son ardeur au combat tant en Normandie et à Paris que dans les Vosges et en Alsace. Particulièrement le 20 novembre lors de la prise de Voyer, a pris vigoureusement à partie les défenses ennemies et a permis ainsi à l'infanterie de pénétrer dans le village très fortement défendu par de nombreux canons dont trois de gros calibre. Par des tirs remarquablement ajustés, a transformé en déroute la retraite des

⁵³ La remise de la croix par le général s'est effectuée le 25 décembre 1944, le décret ne date que du 12 juin 1945. (CF ordredelaliberation.fr)

troupes ennemies qui tentaient de se dégager. S'est montré ainsi une fois de plus un magnifique exemple pour son peloton".

Après la France, l'Indochine

Affecté au Groupement de Marche de la 2e D.B. comme aide de camp du colonel Massu, il débarque en Indochine le 19 octobre 1945 et prend part aux opérations de Cochinchine, notamment dans les régions de My Tho, Tanan, Tây Ninh, et est cité à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite. Par la suite, c'est comme chef de peloton d'AM-M8 à l'escadron Duplay, du 1er R.M.S.M, où il a été affecté en février 1946, qu'il participe au débarquement d'Haïphong puis aux actions menées au Tonkin.

Revenu en France, le 14 septembre 1946, il reçoit le 21 octobre suivant, en récompense des services rendus en Indochine, la croix de Chevalier de la Légion d'honneur avec attribution d'une citation à l'ordre de l'Armée. Volontaire pour un second séjour, il y sert au 1^{er} régiment étranger de Cavalerie de janvier à fin mai 1947. A son retour en France, en dépit de l'attirance qu'il éprouve pour l'armée, il demande à bénéficier de la loi de dégageant des cadres pour être à même d'aider son père dans la remise sur pied de l'entreprise familiale de courtage en graines oléagineuses.

C'est ainsi que, après avoir été promu capitaine le 30 juin 1951, il est rayé des cadres et contrôles de l'armée le 1er février 1952. L'entreprise familiale ayant été fermée volontairement depuis plusieurs années par le père de Jean-Pierre, pour ne pas céder à des pressions policières racistes du gouvernement de Vichy mettant en cause des employés de l'entreprise, sa remise sur pied est une vaste tâche à laquelle J.-P. Nouveau s'engage avec le dynamisme dont il a fait preuve à la guerre.

Ainsi, après avoir secondé son père, puis reçu la responsabilité de la direction de l'entreprise familiale, il donne à cette dernière une dimension internationale en ouvrant un bureau au Sénégal et un autre en Suisse. Etendant en outre les activités de l'entreprise au négoce des graines et huiles, il met sur pied au Sénégal un système d'opérations de compensation. Lors du passage à l'indépendance de nos anciennes colonies, ces activités au Sénégal évolueront vers une mission privée de conseil et d'assistance avant d'être entièrement confiées à des personnels locaux.

Entre temps, après avoir suivi un cours de franchissement de grade à l'Ecole d'application de l'Armée Blindée et de la Cavalerie à Saumur, il est nommé Chef d'escadron tandis que, dans l'Ordre national de la Légion d'honneur, il est fait officier en 1954 puis commandeur en 1964 et enfin dans l'ordre national du Mérite il est élevé à la dignité de Grand officier en 1975.

-000-

Démobilisés pour l'armée, mais pas pour la France



DÉMOBILISÉS DE LA 2^{ème} D. B.

Vous allez quitter votre division après plusieurs années d'effort et de combat. Que ce soit au Maroc, dans la période de mise sur pied et d'instruction, en Angleterre où notre préparation s'achevait, ou sur les champs de bataille de Normandie, de Paris, des Vosges, de l'Alsace ou de l'Allemagne, unis dans un même idéal autour de votre chef prestigieux, le général LECLERC, vous vous êtes dépensés sans compter. Le sacrifice de ceux d'entre vous qui sont morts ou qui ont été frappé dans leur chair, vos souffrances et vos épreuves quotidiennes ont permis la libération de la Patrie. Vos victoires glorieuses d'Alençon, de Paris, de Baccarat, de Stasbourg, de Royan et de Berchtesgaden ont permis à la France de ne pas mourir.

Ceux qui vous ont menés au combat et le pays entier vous remercient.

Mais l'effort n'est pas terminé; cette France qui grâce à vous n'est pas morte, il dépend de vous qu'elle à continue à vivre. Au seuil de cette vie civile, que vous attendez et qui va vous permettre de retrouver vos foyers et vos anciennes occupations, souvenez-vous que vous êtes des anciens de la glorieuse Division LECLERC et qu'à ce titre vous êtes liés par l'obligation de rester unis dans l'effort, dans le travail, qui seuls permettront à la France de se relever et de reprendre sa vraie place dans le monde.

Ce goût de l'effort, cette abnégation, cet esprit de sacrifice, cet enthousiasme que vous aviez au combat, que votre vie nouvelle en soit imprégnée. Vous le devez à ceux de vos camarades qui sont tombés et à vous mêmes.

Je suis sûr que vous ne l'oublierez pas, et avant votre départ, je tiens à vous dire que votre souvenir demeurera vivant dans cette Division qui vous doit beaucoup; nous ferons en sorte que votre esprit, votre valeur, animent les jeunes soldats qui ont maintenant l'honneur de servir à vos places dans vos régiments.

Le Colonel DIO

Commandant la 2^e Division Blindée.

Le 20 Juillet 1945

Les sources des textes

1. La gloire un jour... (Texte de LUCY de FOSSARIEUX-Mémoires d'un Béké)
2. Trois cadets à Sabratha (CASALIS – Destins brisés)
3. La 2^e DB sinon rien (FIRTH – Un aller et retour pour l'Angleterre)
4. Arrivée à la 2^e DB (TENSORER – Echo des cadets)
5. Le destin brisé de Jean Bosc (Mémorial des cadets)
6. Mort de Jean Bouclet (Mémorial des cadets)
7. Embuscade à Louvigny (Ceugnet – Un Lillois Cadet de la France libre)
8. 1800 prisonniers à Palaiseau (Presse régionale)
9. Souvenirs de la 2^e DB de J-P Lavoix (texte manuscrit)
10. Prise de poste à la Nueve (Michel Iriart) (site Web <http://www.francaislibres.net/>)
11. Patrouille mortelle à Doncières (mémoires du chef de Bataillon A. *TEISSEIRE*)
12. Gustave Lespagnol Aux portes de Strasbourg (Mémorial des cadets)
13. Libération de Strasbourg (Manuscrit J Meyer)
14. Guy DIGO (Mémorial des cadets)
15. Les lettres de Gustave Lespagnol (André Casalis – Destins Brisés)
16. André Tensorer – Etats de service communiqués et déposés aux archives de l'Amicale des Cadets
17. Jean-Pierre Nouveau Compagnon de la Libération
18. Jean-Pierre Nouveau (André Casalis – Destins brisés)

Certains de ces textes ont également été publiés dans la revue Caravane de la 2^e DB.



L'association du Souvenir des Cadets de la France libre

L'ASCFL créée en décembre 2014 a repris le flambeau de l'ancienne Amicale des Cadets qui a vécu de la fin de la guerre jusqu'en 2010.

Notre association, fidèle à l'engagement que nous avons pris auprès de Pierre LEFRANC et Serge ARVENGAS, aujourd'hui disparus, de poursuivre l'œuvre de l'Amicale, veut non seulement entretenir le souvenir des Cadets, mais aussi participer à la transmission des valeurs qu'ils ont portées, notamment vers les jeunes générations, qui ont besoin aujourd'hui plus que jamais de repères. En ce sens, l'association a l'ambition de rejoindre les initiatives poursuivies à cette fin par la Fondation Charles de Gaulle avec laquelle nous travaillons ensemble au 5 rue de Solferino et par la Fondation de la France libre dont l'ASCFL constitue une délégation thématique..

Deux tâches principales nous ont occupés ces premières années.

D'abord, la recherche effective de notre reconnaissance favorisée par notre statut juridique d'association. Nos premiers contacts officiels sont allés vers ceux avec lesquels nous sommes appelés à travailler : La Fondation de la France libre, la Fondation Charles de Gaulle, la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, le Gouverneur des Invalides, le Gouverneur militaire de Paris, l'Ordre de la Libération, l'ECPAD mais aussi les associations poursuivant des buts identiques aux nôtres (associations de la 1ere DFL, de la 2^e DB, des familles de parachutistes SAS,..). Nous avons aussi noué des contacts avec la Saint-Cyrienne et avec la Promotion de Saint-Cyr "Cadets de la France Libre".

Ensuite, un solide travail de mémoire est poursuivi en matière de recensement d'archives concernant les Cadets, dans le prolongement des travaux entrepris par l'Amicale mais aussi par André CASALIS, historiographe des Cadets et lui-même, Cadet de la Promotion

« Libération ». Ce travail est d'ores et déjà engagé en scannant les documents nombreux en notre possession. Il conviendra ensuite de les archiver en profitant de l'expérience et de l'appui des conseils scientifiques des deux Fondations qui nous parrainent. Puis viendra le temps de l'analyse et de l'exploitation de ces documents et fonds photographiques et cinématographiques avec l'appui, nous le souhaitons, de spécialistes et d'universitaires. C'est avec cet objectif que l'association s'est dotée d'un Comité de l'Histoire.

Nous avons également mis en place le site web <http://cadetfrancelibre.fr/> pour rendre accessible à un large public l'épopée des Cadets.

Nous avons par ailleurs entrepris de nouer des contacts réguliers au Royaume-Uni avec les autorités du Collège de MALVERN ainsi qu'avec la Mairie de BEWDLEY et les propriétaires du manoir de RIBBESFORD, lieux d'implantation de l'Ecole des Cadets.

Voilà les tâches auxquelles nous nous sommes attelés avec enthousiasme et peut-être avec un peu d'inconscience "dans l'esprit Cadet".

Nous avons tenu à ce que les anciens Cadets soient porteurs de ce travail et que l'Association soit présidée par l'un d'entre eux. René MARBOT (décédé en décembre 2020), assisté de Claude VOILLERY (décédé en avril 2019) et d'Etienne LAURENT (décédé en juin 2017), a pris à bras le corps cette responsabilité. Son énergie, son entregent et son excellente mémoire ont été une richesse pour notre association naissante et ses travaux.

Enfants de Cadets et d'instructeurs des Cadets, ou admirateurs et amis des Cadets sans liens familiaux directs, nous avons conscience qu'il nous faut profiter de ce capital irremplaçable que constituent les Cadets encore en vie.

Nous serons heureux de vous compter parmi nous et de poursuivre avec vous ce travail de mémoire en hommage aux "Cadets de la France Libre"

Pierre MOULIÉ, Président

Quelques éléments de Bibliographie

En se limitant aux ouvrages écrits par les Cadets

André CASALIS – Cadets de la France libre – L'Ecole militaire – ISBN 2702503527 – Lavauzelle 1999

C'est le seul ouvrage existant qui traite de façon complète l'histoire de l'école. Il présente à la fois les éléments factuels, mais aussi les témoignages recueillis auprès des Cadets dont l'auteur fut l'un des premiers. L'ouvrage comporte également de très riches annexes sur les formations données et sur les parcours des Cadets.

André CASALIS - Cadets de la France libre – Destins croisés

Dans cet ouvrage, l'auteur présente les éléments bibliographiques des Cadres de l'Ecole militaire des Cadets de la France libre. Les parcours sont, à l'image de beaucoup de ceux des Français libres souvent complexes et étonnants.

André CASALIS - Cadets de la France libre – Destins brisés (Tomes III-1 et III-2)

Dans ces deux ouvrages, l'auteur offre d'abord une bibliographie très complète des Cadets de la première promotion tombés durant les combats en Italie, France, en Indochine ou en Algérie. L'ouvrage contient aussi quelques récits relatifs à d'autres Cadets, récits écrits par eux-mêmes ou résultats d'interviews.

Pierre LEFRANC

Parmi les nombreux ouvrages écrits par Pierre LEFRANC, trois sont particulièrement consacrés à la période 1940-1945

- Voici tes fils (Plon 1974)
- Le vent de la Liberté 1940-1945 (Plon 1976)
- D'une résistance à l'autre 1940-1947 (Éditions François-Xavier de Guibert-Ceil, 2004)

Les ouvrages sont très détaillés sur l'évasion de l'auteur et sur les actions menées avec la Résistance, les textes sur l'Ecole des Cadets proprement dite sont plus sommaires.

Michel DULUAT – Mémoires de Tonton Carabine

Autobiographie de Michel DULUAT sur la période 1940-1954 avec la période des combats en Indochine.

ERWAN BERGOT – Les Cadets de la France libre

Ouvrage très agréable à lire avec une sélection d'aventures propre à passionner le lecteur.

D'autres ouvrages autobiographiques ont été publiés

Serge ARVENGAS – Sans hésitation

André GERARD FFL55933- Mémoires (texte en anglais)

Roger CEUGNET – Un Lillois Cadet de la France libre

Henri CORTA – Les bérets rouges

Etienne LAURENT – En ces années là

Louis LUCY de FOSSARIEU – Mémoires d'un béké

Ralph FIRTH – Un aller et retour pour l'Angleterre

Claude VOILLERY – Un adolescent aux prises avec la Seconde Guerre mondiale

Marc SAVIGNY Mémoires de guerre

Photoscope 2020 – Les archives photos des Cadets

Enfin des ouvrages tapuscrits ont été produits par Olivier Schloesing, Jean Gabriel Meyer

Des textes plus brefs ont été publiés dans la revue L'Echo des Cadets de l'Amicale des Cadets de la France libre.

Une bibliographie plus complète est disponible sur le site cadetfrancelibre.fr

Novembre 2021

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE
Achévé d'imprimer en mars 2026
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

Les cadets dans la 2e DB

Combattre pour libérer la France, c'était la mission que s'était donnée le général Leclerc alors qu'il n'était que capitaine.

C'est aussi ce que voulaient faire les jeunes partis de France dès juin 1940 ou ceux partis plus tard en 1943 en passant par l'Espagne.

Parmi ces jeunes, les Cadets de la France libre ont suivi une formation d'officier en Angleterre à Malvern ou à Ribbesford. 44 d'entre eux ont ensuite participé à l'épopée de la 2e DB.

Les quelques récits présentés ici retracent leur histoire et rendent hommage à ceux qui sont tombés.



Prix 10 €